

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 30 au 5 septembre : 16 pages de texte et de photographies)

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1391.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 6 septembre 1914

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Directeur : Pierre LAFITTE

ABONNEMENTS :

France : Un an : 35 fr. - 6 Mois : 18 fr. - 3 Mois : 10 fr.
Étranger : Un an : 70 fr. - 6 Mois : 36 fr. - 3 Mois : 20 fr.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

88, Champs-Élysées, PARIS

TÉLÉPHONES :

537-44, 537-45, 528-64, 528-65, 528-66
Adresse Télégraphique : EXCEL - PARIS

Les prisonniers allemands en Angleterre



Au cours des récents combats, les troupes anglaises firent une bonne capture de prisonniers allemands. Ces derniers, déjà en grand nombre, ont été dirigés sur l'Angleterre. Notre photographie représente l'arrivée, à Dorchester, de plusieurs uhlans. Au premier plan, un officier conduit sous bonne escorte.

Ayuntamiento de Madrid

Tous les dimanches

EXCELSIOR

paraîtra sur 16 pages de texte
et de photographies.

Résumé des événements de la semaine.

Au pied du mur

Une lectrice, dont le fils aîné est tombé au champ d'honneur, à Lunéville, et qui a patriotiquement accepté ce dur sacrifice, m'écrit pour se plaindre qu'on lui prenne aujourd'hui son cadet, qui compte à peine vingt ans; et elle ajoute : « Et cela parce que certains députés, pour flatter leurs électeurs, ont voté la loi de deux ans ! » Elle voudrait qu'Excelsior publiât la liste de ces parlementaires, qu'elle accuse d'être de mauvais Français. Son amour maternel parlant plus haut que tout autre sentiment, elle s'écrie, avec une amertume mal contenue : « Est-ce que notre nouveau ministre de la Guerre, l'énergique M. Millerand, ne devrait pas, décrétant la patrie en danger, envoyer sur le champ, au premier rang des combattants, les députés qui ont voté la loi de deux ans ? Le peuple, d'abord séduit et trompé par les belles promesses de ceux qui avaient mission de l'éclairer, a reconnu son erreur, et c'est au chant héroïque de la Marseillaise qu'il est parti pour la frontière. Le décret qui obligerait les députés deuxannistes à faire, eux aussi, le coup de feu remplirait de joie le cœur des pauvres mères comme moi, qui veulent donner leurs enfants à la patrie, mais à la condition qu'on punisse ceux qui ont causé leur perte... »

Je vous demande bien pardon, madame; mais toute respectable que soit votre douleur, permettez-moi de vous dire qu'elle vous égare. D'un mot je remettrai les choses au point : ce n'est pas une punition que d'être appelé à servir son pays jusque sur les champs de bataille, c'est un honneur; et s'il y a, à l'heure actuelle, une place enviable, c'est, malgré toutes les fatigues qu'on y endure et en dépit du péril qu'on y court, celle de nos vaillants soldats, opposant à l'assaut de la barbarie le mur vivant de leurs poitrines, infranchissable.

Infranchissable : il faut le répéter, surtout à l'heure où se resserre le champ clos où va se jouer la plus formidable partie dont un peuple ait jamais été l'enjeu. Ce n'est pas, en effet, parce que la marche de l'armée allemande menaçait Paris a subi un temps d'arrêt qu'il faut en conclure que tout danger est écarté. Si l'ennemi a ralenti son élan, c'est qu'il a sans doute jugé prudent de recevoir du renfort avant de frapper le grand coup; et si, dessinant depuis hier un mouvement tournant, il semble renoncer à Paris pour se rabattre sur la Champagne, il n'est pas dit que ce soit là autre chose qu'une manœuvre : peut-être veut-il, avant de s'attaquer au camp retranché, dont il connaît la force, tenter de briser notre armée du Nord-Est, qui, en cas d'échec devant Paris, lui porterait le coup de grâce, en changeant sa défaite en déroute. Mais qu'il commence par la droite ou par la gauche, il est perdu. Déjà les forces franco-anglaises le tenaient en respect. Et voici que le bruit se répand que la mobilisation générale serait à la veille d'être ordonnée en Italie. Que ce soit l'écrasement des Autrichiens à Lemberg ou simplement la sympathie de la sœur latine qui nous vaille ce nouveau renfort, il sera, s'il arrive, le bienvenu; il ne fera que hâter l'heure du châtiement. Les Barbares se sont rués sur la France dont ils croyaient, dans leur sot orgueil, pouvoir faire une rapide curée; ils commencent à s'apercevoir qu'ils ont affaire à forte partie; et s'il y en a parmi eux qui soient capables de réflexion, ils doivent déjà regretter leur folle entreprise : ils pourraient bien faire demain la cruelle expérience que le chemin du retour n'est pas toujours celui du triomphe.

Pierre Lafitte.

**Ce journal
ne peut être crié**

LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE

(Du 30 août au 5 septembre)

DIMANCHE 30 août

La France appelle la classe de 1914 et mobilise la réserve de l'active et de la territoriale. Un avion allemand bombarde Paris.

DANS LES VOSGES, après une accalmie, la bataille a repris, de même qu'en Lorraine.

SUR LA MEUSE, un régiment d'infanterie allemand est presque complètement anéanti à Sassaye, près de Dun.

NOTRE AILE GAUCHE se replie devant les forces allemandes.

LES RUSSSES poursuivent brillamment la série de leurs succès, faisant 3.000 prisonniers autrichiens à l'est de Lemberg et 30.000 sur la frontière de Galicie, et cernent la 15^e division hongroise, dont des régiments entiers se rendent.

EN FRANCE, la classe de 1914 est appelée sous les drapeaux ainsi que les hommes de la réserve de l'active et de la territoriale.

A PARIS, un avion allemand jette sur le dixième arrondissement, entre la gare de l'Est et la place de la République, trois bombes qui font plus de bruit que de mal.

LUNDI 31 août

Notre aile droite progresse en Lorraine. Notre aile gauche cède du terrain à l'ennemi.

EN LORRAINE, notre aile droite remporte de nouveaux avantages et continue à progresser.

AU CENTRE, après des alternatives d'échecs et de succès, la bataille est de nouveau engagée.

A L'AILE GAUCHE, les forces franco-anglaises cèdent du terrain à l'ennemi.

LES RUSSSES, poursuivant leur offensive, entrent en contact avec les garnisons des places fortes de Thorn et de Graudenz.

A PARIS, un nouvel avion allemand laisse tomber deux bombes qui n'écraient pas.

M. MILLERAND inspecte le camp retranché.

MARDI 1^{er} septembre

L'armée française remporte, entre Compiègne et Reims, un succès marqué. Les Allemands dégarnissent la Belgique pour aller résister à l'offensive russe.

L'AILE DROITE ALLEMANDE continue son mouvement enveloppant et se rapproche de Paris.

Une action engagée dans la région de Reims permet à nos forces d'arrêter momentanément l'ennemi.

AU CENTRE, ET A NOTRE DROITE, on ne signale pas de changement dans la position des armées.

LES RUSSSES poursuivent vigoureusement leur offensive, menaçant Lemberg.

D'importantes forces allemandes quittent la Belgique pour leur être opposées.

A PARIS, un avion allemand vient, pour la troisième fois, au mépris des lois de la guerre, jeter des bombes sur la capitale.

MERCREDI 2 septembre

Les Russes remportent une grande victoire à Lemberg. Le gouvernement français transporte son siège à Bordeaux.

LES RUSSSES remportent en Galicie une grande victoire devant Lemberg. Ils prennent 150 canons à l'ennemi, qu'ils mettent en déroute.

Saint-Petersbourg change de nom, pour prendre celui de Petrograd.

EN FRANCE, la situation militaire est sensiblement la même que la veille. L'aile droite allemande continue son mouvement vers Paris.

Le gouvernement quitte la capitale pour aller siéger à Bordeaux.

On fortifie activement le camp retranché de Paris.

Trois avions allemands survolent Paris, en jetant des bombes. L'un d'eux est descendu à coups de mitrailleuse.

EN LORRAINE, les troupes françaises progressent sur la rive droite du Sarre.

DANS LA RÉGION DU NORD, on ne signale pas d'ennemis à Lille, Arras, Douai, Béthune, Lens.

SUR MER, la flotte française bombarde Cattaro.

JEUDI 3 septembre

Le général Gallieni annonce son intention de défendre Paris jusqu'au bout. Le conclave élit un pape francophile sous le nom de Benoît XV.

EN FRANCE, les forces ennemies restent en pré-

sence, dans la région Compiègne-Senlis, où on ne signale pas de nouvel engagement.

Le président de la République et le gouvernement s'installent à Bordeaux.

A PARIS, M. Laurent, secrétaire général de la préfecture de police, remplace M. Hennion, mis en congé pour raison de santé.

Le général Gallieni annonce, par voie de proclamation, qu'il remplira jusqu'au bout le mandat qu'il a reçu de défendre Paris contre l'invasion.

A ROME, le cardinal della Chiesa, francophile, est élu pape sous le nom de Benoît XV.

EN ALBANIE, le prince de Wied quitte Durazzo.

LES RUSSSES, après leur victoire de Lemberg, pourchassent les Autrichiens, auxquels ils infligent encore de grosses pertes.

VENDREDI 4 septembre

La menace allemande semble se détourner de Paris. Maubeuge subit un violent bombardement.

EN FRANCE, l'armée allemande qui menaçait Paris semble renoncer à attaquer le camp retranché; poursuivant sa tentative de mouvement débordant, elle atteint La Ferté-sous-Jouarre, dépasse Reims et descend le long et à l'ouest de l'Argonne. Cette manœuvre se poursuit sans engagement entre les forces opposées.

EN LORRAINE et dans les Vosges, la bataille continue, très serrée, avec des alternatives diverses.

MAUBEUGE subit un violent bombardement et résiste avec vigueur.

EN PRUSSE ORIENTALE, l'offensive russe continue. La garnison de Königsberg tente sans succès une sortie.

Les Russes organisent administrativement les territoires occupés en Autriche-Hongrie.

EN ALBANIE, le prince de Wied quitte Durazzo sans espoir de retour.

SAMEDI 5 septembre

Les Allemands continuent leur mouvement.

L'armée allemande, laissant à sa droite le camp retranché de Paris, continue son mouvement de conversion vers le Sud-Est.

Les ministres tiennent, à Bordeaux, un Conseil au cours duquel a été exposée la situation diplomatique et militaire.

De Tokio parvient la nouvelle que les Allemands de Tsing-Tao sont dans une situation désespérée, isolés du monde et qu'on s'attend à leur capitulation.

"Notre cause est juste" dit le général French

LONDRES, 3 septembre. — Le général French a adressé au corps expéditionnaire anglais un ordre du jour dans lequel il dit :

Notre cause est juste. C'est notre devoir de combattre à côté de nos braves alliés en France et en Belgique pour soutenir notre honneur national, notre indépendance et notre liberté. Ayez confiance en vous-mêmes et agissez avec la pleine connaissance de votre force. C'est avec cette confiance en la justice de notre cause que nous avançons pour vaincre ou pour mourir pour Dieu, pour le roi, pour la patrie.

Pourquoi la session parlementaire a été close

BORDEAUX, 5 septembre. — La présidence du Conseil nous communique la note suivante :

Le décret de clôture pris par le gouvernement a pour but uniquement de remettre en ses mains le droit de convoquer les Chambres. Ce décret n'a donc pas pour conséquence d'amener le gouvernement à se priver du concours éventuel du Parlement. Le gouvernement, en invitant les membres du Parlement à ne pas demeurer éloignés de lui, a eu au contraire pour but de leur permettre de se tenir à la disposition de la nation et de rendre matériellement possible leur réunion.

Le nouvel ambassadeur d'Espagne à Paris

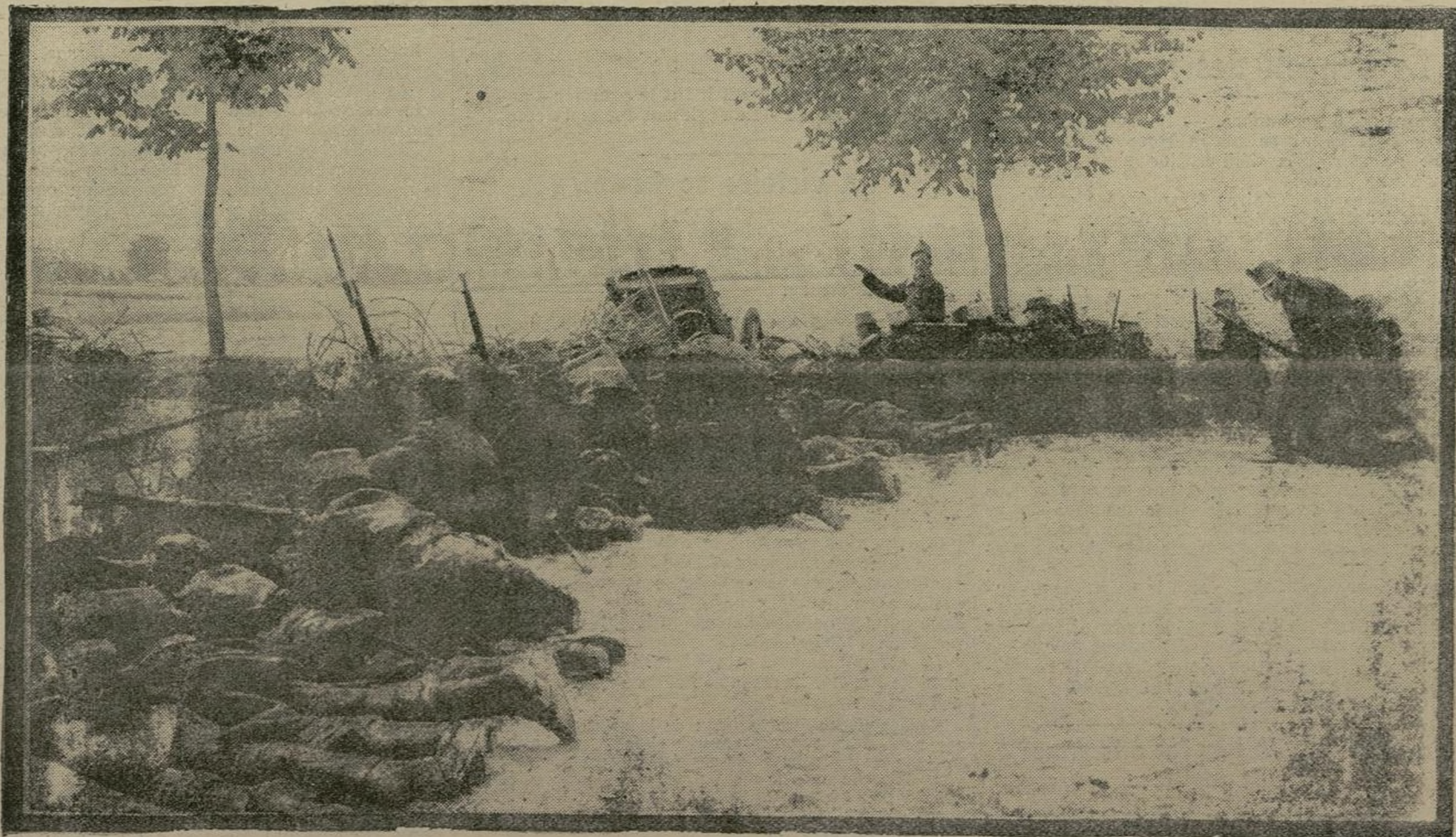
MADRID, 5 septembre (Dépêche Havas). — Le marquis de Valtierra est nommé ambassadeur d'Espagne à Paris en remplacement du marquis de Villa Urrutia, démissionnaire.

LES ALLEMANDS EN BELGIQUE. -- UNE CUISINE EN PLEIN AIR



La plupart des soldats allemands qui furent faits prisonniers en Belgique se plaignaient surtout de la défectuosité du ravitaillement, et, par suite, du manque de vivres. Aussi leur premier soin, lorsqu'ils occupaient une ville, était-il de se procurer des victuailles. Quelquefois — et ce fut le cas dans le village où fut pris ce cliché, une rafle de poêles leur permettait d'installer en plein air de véritables cuisines.

LA DEFENSE DE LOUVAIN



On sait avec quel héroïsme la vaillante armée belge défendit Louvain. L'armée du roi Albert dut malheureusement se replier devant les forces considérables que les Allemands avaient opposées aux défenseurs de la ville. On voit ici un groupe de soldats d'infanterie belge résistant derrière des barricades au feu de l'ennemi.

Ayuntamiento de Madrid

La journée

Les ministres tiennent conseil à Bordeaux.

L'ambassadeur d'Espagne à Paris est remplacé par le marquis de Valtierra.

L'armée allemande semble continuer son mouvement vers le Sud-Est.

Les Allemands de Tsing-Tao sont dans une situation désespérée. Leur reddition est probable.

Le Gouvernement à Bordeaux

Les ministres s'installent

BORDEAUX, 5 septembre (Dépêche Havas). — L'arrivée des membres du gouvernement, des corps constitués, des fonctionnaires et de nombreux Parisiens dont l'exode vers le sud-ouest continue, donne à Bordeaux une animation très grande. Les cours de Tourny, de l'Intendance et des Quinconces regorgent de promeneurs en quête de nouvelles et de journaux.

Pour loger tous les fonctionnaires et les autorités, on a réquisitionné des chambres dans les hôtels principaux et les voyageurs qui les occupaient ont dû chercher des logements improvisés chez les habitants.

Les restaurants et cafés regorgent de consommateurs, les cochers font des affaires d'or et les tramways sont toujours comblés.

Le président de la République réside à la préfecture.

M. René Viviani s'est installé à l'hôtel de ville, où il occupe le cabinet du maire.

M. Briand demeure à l'hôtel de Bayonne. Les services du ministère fonctionnent au Palais de Justice.

Le domicile du ministre de la Guerre est au siège du corps d'armée; le ministre de la Marine est à l'Ecole de santé navale; celui des Affaires étrangères à l'hôtel Samazeuilh; celui de l'Intérieur dans les bureaux de la préfecture, rue Esprit-des-Lois, etc.

Les ambassades sont installées à Bordeaux, les légations étrangères à Arcachon.

De nombreux parlementaires continuent d'arriver par chemin de fer ou automobiles. Plusieurs ont eu aujourd'hui des conversations avec des membres du gouvernement. MM. Deschanel et A. Dubost sont également installés à Bordeaux.

Le Conseil des Ministres

BORDEAUX, 5 septembre. — Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin sous la présidence de M. Poincaré. La délibération s'est prolongée jusqu'à une heure.

Le ministre des Affaires étrangères a entretenu le Conseil de la situation diplomatique.

Le ministre de la Marine a donné connaissance des renseignements qui lui sont parvenus sur les opérations militaires.

M. Malvy, ministre de l'Intérieur a donné connaissance des rapports transmis par les préfets. Tous signalaient partout l'excellent état d'esprit des populations, leur calme et leur étroite communion de sentiments avec le gouvernement dans les circonstances présentes.

Le ministre du Commerce a entretenu ses collègues de la question du ravitaillement de la population civile.

Le gouvernement a donné comme instructions aux préfets de continuer l'enquête ouverte dès les premiers jours du mois d'août pour organiser ce ravitaillement. Il invite les préfets à centraliser tous les renseignements fournis par les commissions de ravitaillement et les chambres de commerce de leur département et à le saisir des manquements ou des excédents; de son côté, le ministre du commerce se préoccupe de faire diriger des marchandises sur les centres dépourvus des objets essentiels à l'alimentation. Cet échange de renseignements et d'expéditions pour les besoins des populations, demeurera permanent.

En Amérique, l'Allemagne a la presse qu'elle mérite

Les journaux américains continuent à juger avec sévérité les procédés de guerre allemands.

Le *Herald* publie un dessin représentant une bombe d'un *Zeppelin* tombant sur une mère et son enfant, avec cette légende : *Ceux-ci d'abord !*

Un dessin de la *Tribune*, de New-York, montre le géant allemand foulant aux pieds la ville de Louvain. Il est intitulé : *Le Retour du Goth*.

LA GUERRE AUSTRO-RUSSE

La déroute autrichienne à la bataille d'Adar

NICH, 4 septembre (Dépêche Havas). — Voici, d'après un rapport officiel publié dans le journal officiel Serbsky Novine, de Nich, l'énumération du butin pris aux Autrichiens à la suite de la bataille d'Adar :

100 canons, dont 92 de campagne et 8 grands canons de siège, 3 hôpitaux de 3.000 lits, 37 mitrailleuses, 37.000 fusils Mauser, 114 caissons chargés, contenant encore 500 obus pour chaque canon, 5 trains de munitions, 4.600 prisonniers, parmi lesquels de nombreux officiers; une musique militaire complète avec son chef, 3 caisses régimentaires pleines de fonds, un aéroplane.

On évalue de 30 à 32.000 le nombre des soldats autrichiens tués. Le général Yourichitch rapporte qu'à lui seul il fit enterrer 10.000 cadavres ennemis. Les rapports des autres généraux serbes ne sont pas encore connus.

Un aéroplane abattu

NICH, 2 septembre (Dépêche Havas). — Un aéroplane a été aperçu avant-hier dans la direction de Ianie-Lechnitza et les autorités militaires ayant donné des ordres pour que les mitrailleuses ouvrirent le feu contre lui, il s'est abattu immédiatement sur le sol.

Le pilote avait été tué sur le coup. On a trouvé sur lui des croquis qui semblent avoir été faits avant son ascension et des notes sur le mouvement des troupes serbes qu'il avait pris pendant son vol mais qui ne présentaient aucun intérêt.

D'après les récits faits par les soldats autrichiens prisonniers, les officiers autrichiens racontaient à leurs hommes que la Serbie devait cesser d'exister, car les Serbes n'avaient aucune culture et leur pays devait disparaître, grâce à l'Autriche, de la carte d'Europe. On leur disait encore que la Serbie était un repaire de brigands, on leur présentait la guerre contre la Serbie comme devant être une campagne de peu d'importance et de courte durée.

Les troupes autrichiennes et surtout les éléments tchèques montraient une certaine répugnance à obéir aux ordres de leurs officiers et ces derniers devaient souvent mettre le revolver au poing pour obliger leurs hommes à marcher.

De nombreux prisonniers racontent des traits caractéristiques.

Le commandant du 92^e régiment de la 9^e division du 9^e corps d'armée, se faisait remarquer par son animosité contre les Serbes et recommandait à ses hommes de se sacrifier jusqu'au dernier. Or, le 17 août, dès que l'artillerie serbe ouvrit le feu contre son régiment, il fut le premier à crier : « Sauve qui peut ! » Le régiment fut alors complètement décimé.

La victoire de Lemberg

LONDRES, 5 septembre (Dépêche Havas). — On annonce que c'est quatre corps d'armée et non trois que les Russes ont mis en pleine déroute près de Lemberg.

Une armée détruite

PÉTROGRAD, 5 septembre (Dépêche Havas). — On annonce que l'effectif de l'armée autrichienne battue à Lemberg dépassait 200.000 hommes et comprenait les meilleures unités des troupes combattantes.

Une opinion italienne

ROME, 5 septembre (Dépêche Havas). — Le *Messaggero* dit que les victoires des Russes à Lemberg et à Halicz ont une grande importance stratégique parce qu'elles assurent aux Russes la possession de la ligne du Dniester et leur facilitent une marche en avant vers le cœur de l'empire. En outre, la victoire de Lemberg constitue une sérieuse menace pour le flanc de l'armée autrichienne manœuvrant en Pologne russe.

Le colonel Enkel, attaché militaire à l'ambassade de Russie, interviewé par le *Giornale d'Italia*, a déclaré :

Nous pouvons être heureux de la prise de Lemberg, car nous nous sommes assurés ainsi la possession de la ligne du Dniester et de ses fortifications. Nous pouvons dire que nous avons supprimé l'obstacle principal qui s'opposait à notre marche en avant en Galicie. Notre corps d'opérations dans ce pays peut agir, maintenant, avec plus de liberté.

Le collaborateur du *Giornale d'Italia* lui ayant fait observer que de nouveaux corps russes seraient nécessaires, le colonel Enkel a répondu en souriant :

Ma viendront, nous ne sommes qu'au commencement.

EN ALBANIE

Les insurgés s'apprêtent à entrer à Durazzo

DURAZZO, 5 septembre (Dépêche Havas). — Yusuf Effendi, Nutozirisi, le métropolitain et le maire Gioraskovic se sont rendus ce matin auprès des insurgés. Ceux-ci, sur l'invitation de la commission de contrôle, ont accepté d'ajourner leur entrée en ville à demain 10 heures, pour permettre à tous les défenseurs de s'éloigner.

Les insurgés ont déclaré qu'ils voulaient occuper quelques chambres du palais, qui doit être partiellement évacué. La commission de contrôle a mis les scellés sur les magasins.

Le prince estime « utile » de se rendre en Occident.

ROME, 5 septembre (Dépêche Havas). — Voici le texte de la proclamation que le prince de Wied a adressé hier, de Durazzo, au peuple albanais :

Albanais,

Quand vos délégués sont venus m'offrir la couronne d'Albanie, j'ai répondu avec confiance à l'appel d'un peuple noble et chevaleresque, qui me demandait de le seconder dans l'œuvre de sa renaissance nationale.

Je suis venu à vous animé du plus ardent désir de vous aider dans cette tâche patriotique. Vous m'avez vu dès le début, consacrer tous mes efforts à la réorganisation du pays, désireux de vous donner une bonne administration et la justice pour tous.

Cependant, des événements néfastes sont venus contrecarrer notre œuvre commune. En effet, quelques esprits, aveuglés par la passion, n'ont pas compris la portée des réformes et n'ont pas voulu accorder crédit à un gouvernement naissant.

En outre, la guerre qui vient d'éclater en Europe a encore compliqué notre situation. J'ai donc pensé que, pour ne pas laisser inachevée l'œuvre à laquelle je veux consacrer mes forces et ma vie, il serait utile que je me rendisse pour quelque temps en Occident. Mais sachez que, de loin comme de près, je n'aurai qu'une pensée, celle de travailler à la prospérité de notre noble et chevaleresque patrie albanaise.

Pendant mon absence, la commission internationale de contrôle, émanation de l'Europe qui a créé notre patrie, assumera le gouvernement.

Il est à Venise

VENISE, 5 septembre (Dépêche Havas). — Le navire *Misurata*, ayant à bord le prince de Wied, est arrivé.

AU VATICAN

La nomination du cardinal Ferrata

ROME, 5 septembre (Dépêche Havas). — Les journaux commentent longuement la nomination du cardinal Ferrata comme secrétaire d'Etat.

Le *Giornale d'Italia* dit que Mgr Ferrata est un homme d'une haute intelligence et d'une vaste culture. Il a subi une préparation des plus solides dans sa carrière diplomatique sous Léon XIII et le cardinal Rampolla. Sa nomination comme secrétaire d'Etat a la plus grande importance dans ce moment si grave.

L'opinion de Benoît XV sur la guerre

ROME, 5 septembre (Dépêche Havas). — La *Tribuna* reçoit de Bologne une dépêche disant que, ce matin, on a rendu publique une opinion de Benoît XV sur la guerre, opinion exprimée dans une lettre qu'il écrivait le 30 août.

Je regretterais, disait le futur pape, que quelque curé laissât voir ses préférences pour l'une ou l'autre des nations belligérantes. J'ai souci de faire comprendre qu'on doit demander à Dieu la cessation du fléau de la guerre, sans indiquer au Seigneur le moyen de la faire cesser.

Les procédés autrichiens à l'égard de Mgr Mercier

On sait que le cardinal Mercier, interviewé après le conclave, avait fait l'exposé des crimes et actes de barbarie commis en Belgique par les Allemands et avait annoncé la volonté de retourner immédiatement dans son diocèse pour y soutenir ses fidèles, si éprouvés. Il comptait demander au gouvernement autrichien un sauf-conduit pour effectuer ce retour.

Or, on apprend que, mis en demeure de démentir ses précédentes déclarations contre les barbares allemands par l'ambassadeur d'Autriche à Rome, le cardinal Mercier s'y est refusé. L'ambassadeur lui a aussitôt annoncé qu'il ne devrait compter désormais sur aucun sauf-conduit.

Le cardinal Mercier a alors pris le chemin de la France, en compagnie du cardinal Amette, archevêque de Paris.

La situation de nos armées

Le ministère de la Guerre à Bordeaux fait à la presse le communiqué suivant :

1° A notre aile gauche, la situation respective des armées allemandes et françaises n'a subi aucune modification.

La manœuvre débordante de l'ennemi semble définitivement conjurée.

2° Sur notre centre et à droite (Lorraine et Vosges), situation inchangée.

3° A Paris, dont l'ennemi reste actuellement éloigné, les travaux de défense se poursuivent avec activité.

4° A Maubeuge, le bombardement continue avec une extrême violence. La place résiste malgré la destruction de trois forts.

Une charge héroïque

LONDRES, 3 septembre (Dépêche Havas). — Le correspondant spécial du Daily Mail, télégraphiant d'un point de France situé derrière les troupes anglaises, raconte une charge faite par le 9^e lanciers, qui serait analogue à celle de Balaklava :

Pendant l'action qui eut lieu près de la frontière belge, des pertes terribles étaient causées aux troupes anglaises par les obus de onze canons placés dans un bois, lesquels tiraient sans interruption. Il paraissait impossible d'arrêter cette canonnade, quand les lanciers firent une tentative héroïque; le régiment chargea droit sur les canons, subissant en même temps le feu d'autres batteries allemandes. Rien ne peut arrêter cette charge impétueuse. Les lanciers arrivèrent sur les canons, sabrèrent les canonniers, mirent les canons hors d'usage, puis s'en retournèrent. Au retour, ils subirent des pertes plus grandes encore que pendant la charge.

Comment fut descendu le "Zeppelin" de Badonvillers

Le lieutenant-colonel du sergent Fricaudet a porté en ces termes à la connaissance de son régiment le brillant fait d'armes accompli par le détachement de territoriaux que commandait ce sous-officier :

Le samedi 22 août, une patrouille envoyée aux abords de la gare de Badonvillers me signalait, vers trois ou quatre heures, qu'un aérostat devait survoler la gare.

Les nuages ne permettaient pas de l'apercevoir : à quatre heures trente environ, cet appareil se dégagea du brouillard et il fut alors permis de se rendre compte qu'il s'agissait d'un dirigeable allemand, type Zeppelin. Ce dirigeable, après avoir survolé le village de Badonvillers, vint se placer, à quatre heures quarante, entre la gare où stationnait le détachement et un chemin distant d'environ cinq cent mètres, occupé par des sections de munitions.

Il était à ce moment à une hauteur de 600 à 800 mètres; un feu nourri de 63 fusils fut ouvert; les passagers, de leur côté, lancèrent plusieurs bombes. L'une d'elles tomba, à 300 mètres du détachement, sur une maison précédemment incendiée par les Allemands : il n'y eut aucun dégât.

Il est permis de croire que l'appareil a été atteint dans un de ses organes par les balles de nos fusils; nous avons, en effet, constaté très nettement, après notre tir, que le moteur de l'appareil fonctionnait irrégulièrement et nous vîmes le dirigeable descendre en s'éloignant lentement. Il dut atterrir à quelques kilomètres de Badonvillers. Vers sept heures, un automobiliste de la place est venu à la gare nous informer de la part de l'état-major de la capture du Zeppelin et des officiers qui le montaient.

Le lieutenant-colonel termine son récit en félicitant chaleureusement le sergent Fricaudet.

Les engagements

Les sous-officiers de la réserve de l'armée territoriale (classes 1887 à 1892) inclus qui désirent contracter un engagement pour la durée de la guerre peuvent se présenter aujourd'hui, à partir de 7 heures, au bureau central de recrutement de la Seine, 71, rue Saint-Dominique.

Les ajournés des classes 1913 et 1914 qui désirent contracter un engagement volontaire pour une section de secrétaire d'état-major sont invités à se présenter au bureau central de mobilisation et de recrutement de la Seine, 71, rue Saint-Dominique, aujourd'hui à partir de 7 heures.

Les hommes du service auxiliaire qui désirent être utilisés dans un état-major pourront également se présenter au même lieu pour être soumis à l'examen d'une commission de réforme et être versés dans le service auxiliaire à la 20^e section de secrétaires.

LE JAPON CONTRE L'ALLEMAGNE

Les Allemands de Tsing-Tao dans une situation désespérée

PÉTROGRAD, 5 septembre. — D'après des nouvelles reçues de Tokio, on annonce que les Allemands de Tsing-Tao sont complètement isolés du monde extérieur et sont dans une situation désespérée. Ils manquent de tout. Leur reddition est attendue d'un moment à l'autre.

La Turquie mobilise

Mais elle n'en affirme pas moins sa neutralité.

BORDEAUX, 5 septembre. — L'ambassadeur de Turquie, Rifaat pacha, déclare que les mesures de mobilisation prises par la Turquie ne sont que la suite logique de la déclaration officielle de mobilisation faite par le gouvernement ottoman, il y a plusieurs semaines; étant donnée la gravité de la situation actuelle, la Turquie prend des mesures de précaution qui ne menacent personne : cette mobilisation s'effectue d'ailleurs avec la plus grande lenteur.

Rifaat pacha ajoute que les Turcs ne demanderont jamais aux Bulgares l'autorisation de traverser les territoires de la nouvelle Bulgarie pour attaquer la Grèce.

Rifaat pacha fera, cette semaine, une déclaration officielle concernant la neutralité de la Turquie. (Havas.)

Et l'Italie?

D'après un télégramme de Rome, la mobilisation générale serait imminente.

Le général Nava va prendre immédiatement le commandement en chef de l'armée italienne.

L'ordre de mobilisation générale n'est pas encore signé, mais il le sera, croit-on, dans la journée.

Sur des ordres individuels, la mobilisation ne s'en poursuit pas moins activement. On enregistre en masse, dans tout le royaume, des engagements volontaires.

D'autre part, on mande de Milan, qu'entre Bozen et Franzensfeste, des voyageurs ont pu voir de nombreux retranchements préparés par l'armée autrichienne et armés de canons braqués vers l'Italie.

Dans le nord de la Vénétie, des forces italiennes considérables sont prêtes à marcher. On s'attend à ce qu'un ultimatum soit adressé à l'Autriche d'un moment à l'autre.

Une note du Bulletin des Armées

BORDEAUX, 5 septembre. — Le Bulletin des Armées qui, hier encore, était imprimé à Paris, a été, pour la première fois, cette nuit, composé à Bordeaux, et c'est de Bordeaux que sont partis ce matin 100.000 exemplaires à destination des armées.

Le Bulletin annonce que le gouvernement a transporté momentanément sa résidence à Bordeaux pour un temps, dit-il, dont tout permet d'espérer qu'il sera court.

Il ajoute :

Cette mesure, commandée par la situation qui n'est nullement inquiétante, laisse à nos armées, qui n'ont subi aucune défaite, qui sont intactes, dont les pertes sont réparées immédiatement par les envois des dépôts, la liberté complète de leurs mouvements.

Elle est en outre une simple mesure de précaution qu'il importait de prendre, sans attendre que des événements que nul ne peut prévoir, la rendissent nécessaire, dans des conditions de rapidité qui eussent peut-être inquiété le pays. Elle est un acte réfléchi, raisonné, conforme à l'intérêt véritable de la Patrie. Elle doit donc recevoir l'approbation de tous les Français qui ont la conviction profonde que tous les actes accomplis par les hommes qui ont la lourde charge du pouvoir, dans les circonstances actuelles, et par les généraux en les mains desquels nous avons remis le sort de la France, tendent d'un commun accord à augmenter nos chances certaines de vaincre et à rapprocher l'heure de la victoire finale.

Un "Zeppelin" détruit

Les Central News annoncent que le Zeppelin qui a survolé Anvers a été descendu par les canonniers belges.

La guerre sur mer

Navires allemands coulés

Le bureau de la presse anglaise communique la nouvelle suivante :

Sept destroyers et torpilleurs allemands sont arrivés avariés à Kiel. D'autres navires coulèrent dans les parages. (Dépêche d'agence.)

Les Monténégrins veulent prendre Cattaro

MILAN, 5 septembre (Dépêche Havas). — Le Corriere della Sera reçoit de son envoyé spécial, qui se trouve actuellement sur le mont Lowcen, la nouvelle qu'un corps d'armée monténégrin, dont l'objectif est la conquête du littoral autrichien, remontant du sud vers le nord, a occupé en peu de jours une bande de territoire qui s'insinue entre la frontière monténégrine et la mer et comprend notamment les localités de Spizza, Cestellasta et Budua.

Les Monténégrins ont commencé l'occupation des localités de l'intérieur et, d'autre part, leurs avant-gardes sont arrivées à la mer près des bouches de Cattaro.

La prise de Cattaro présenterait certainement, pour les Monténégrins, d'énormes difficultés, mais le roi Nicolas finira par concentrer toutes ses forces sur le Lowcen et autour des bouches de Cattaro, et le prince Pierre a exprimé au correspondant italien la conviction qu'avec le concours de la flotte franco-anglaise il pourra s'emparer de la ville.

Le correspondant a vu, du Lowcen, deux navires autrichiens du type Wien bombarder la montagne pendant une demi-heure sans obtenir aucun résultat.

Les Mannesmann avaient prémédité un complot

Un commerçant de Casablanca a envoyé à l'un de ses amis habitant Paris une lettre très intéressante de laquelle nous détachons les passages suivants :

La perquisition opérée à la poste allemande a révélé l'existence d'un complot depuis longtemps préparé et à motif l'arrestation du directeur de la maison des frères Mannesmann et de ses quinze employés immédiatement suivie de celles de tous les Allemands habitant le Maroc.

Les jours suivants, les chasseurs d'Afrique sillonnant le bled n'eurent pas de peine à découvrir leurs acolytes dépositaires de nombreuses armes avec d'abondantes munitions. Dans les fermes Mannesmann seulement, 10.000 fusils Mauser et d'autres armes de précision furent découvertes, et, ce qui prouve bien la préméditation et probablement la complicité de l'extérieur, on saisit aussi des instructions aux indigènes protégés allemands, leur disant de se tenir prêts à la révolte contre les Français, car, disait une note écrite en arabe, l'Allemagne victorieuse sera maîtresse de Casablanca dans deux mois.

Les frères Mannesmann avaient, eux, quitté le Maroc depuis plusieurs mois. Contrairement au bruit qui a couru, aucun des sept frères n'a donc été fusillé. Les trois cents Allemands arrêtés furent logés dans la villa Fieke, une des plus belles propriétés de Casablanca, et traités avec égards. Le plus compromis, Carl Fieke, fut, après enquête, incarcéré et déferé aux tribunaux militaires. Les autres ont été conduits à Gran. (Le Progrès de Lyon.)

Une protestation italienne contre la destruction de Louvain

Le professeur Giuseppe Sergi publie, dans le Messaggero, une protestation indignée :

En lisant dans l'Histoire les hauts faits et les méfaits des barbares envahisseurs de l'empire romain, nous éprouvons un sentiment d'horreur; en suivant les conquêtes musulmanes dans l'Europe continentale et dans la Méditerranée orientale, où des fleuves de sang ont coulé parmi les villes détruites, nous croyions avoir éloigné pour jamais cette période si affreuse de l'humanité; nous croyions que jamais plus ne reviendraient ces horreurs de l'invasion et de la guerre.

Mais c'était une illusion : la guerre européenne qui est aujourd'hui déchaînée nous montre que l'homme est toujours barbare, même lorsqu'il possède une culture supérieure. Les Allemands ont révélé que toute leur culture n'a pas humanisé l'homme. Toutes les cruautés superflues, en Belgique, le démontrent clairement.

Mais il y a plus : en ces tristes et horribles journées de bataille, on a vu, par la destruction de villes historiques et contenant des trésors artistiques comme Louvain et Malines, ce qui se passa dans les antiques époques pharaonique et babylonienne, il y a cinq ou six mille ans, ni plus ni moins. Et quelle en est la raison ? Celle d'avoir été assaillies par la population en entrant dans la ville. C'était là justement le droit de défense de l'indépendance du pays contre l'invasion.

Ce n'est pas une barbarie moins affreuse, parce qu'elle est exercée au moyen d'engins nouveaux et perfectionnés. Et les conventions internationales ? Que peuvent-elles, en présence de l'instinct barbare et destructeur ? Leur civilisation, c'est le raffinement dans la barbarie.

Et d'ailleurs, il est étrange de lire que le peuple allemand est le peuple élu, destiné à apporter la civilisation au monde : si la civilisation qu'il veut apporter est celle qu'il nous a montrée dans cette guerre, il faut clamer qu'il n'a aucune idée de la civilisation vraie et caractéristique.

MALINES APRÈS LE BOMBARDEMENT



Poursuivant leur œuvre de barbarie, les Allemands ne ménagèrent pas Malines, si riche, on le sait, par ses monuments et souvenirs historiques. Les soldats du kaiser n'hésitèrent pas, en effet, à bombarder la ville, y causant des ravages qui soulèvent aujourd'hui l'indignation de tout l'univers. Voici un des coins éprouvés de la cité.

UNE REVUE DES VOLONTAIRES ANGLAIS



L'Angleterre, unissant ses forces aux nôtres pour combattre l'envahisseur allemand, nous a, on le sait, au premier jour de la mobilisation, envoyé des armées qui combattent aux côtés des troupes françaises. Aujourd'hui, elle fait plus encore. Elle fait appel aux volontaires, qui répondent en grand nombre. Un fort contingent d'engagés vient d'être passé en revue par lord Roberts.

LES BELLES IDÉES

La volonté de vaincre

Du *Bulletin des Armées de la République*, sous la signature de Victor Marguerite :

Cette communion de la France, tout entière soulevée du souffle de 92, c'est le gage du triomphe prochain et du triomphe certain. L'Allemagne se bat pour l'ambition et la démence de quelques-uns.

La France se bat pour la liberté de tous. Elle est, dans cette guerre, le soldat de la paix et le champion de l'idéal humain. Et puis, nous défendons nos foyers et nos autels. Et puis, et puis, nous avons à régler le vieux compte... C'est pourquoi plane, au-dessus de nos armes, le signe sacré de la volonté de vaincre : seul talisman qui fait les nations invincibles.

Allons ! ceux qui depuis quarante-quatre ans dorment aux champs de Wörth, de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat doivent tressaillir dans le linceul de la Lorraine, qui va redevenir la patrie !

Cet août tragique, où perpétuellement bourdonne le glas de nos anniversaires, un écho prodigieux le réveille. Déjà, frémit au cœur des cathédrales de Strasbourg et de Metz, la vieille âme des cloches, qui ont sonné le désastre et qui sonneront éperdument sur la rentrée de nos drapeaux.

Le « credo » du bon Français

M. Henri Lavedan publie dans *l'Illustration*, à la fin de son « Courrier de la semaine », cette belle page, qui constitue un acte de foi qu'on ne lira pas sans émotion :

Je crois au courage de nos soldats, à la science et au dévouement de nos chefs.

Je crois à la force du droit, à la croisade des civilisés, à la France éternelle, impérissable et nécessaire.

Je crois au prix de la douleur et au mérite des espoirs.

Je crois à la confiance, au recueillement, au bon travail quotidien, à l'ordre, à la charité militante.

Je crois au sang de la blessure et à l'eau du bénitier, au feu de l'artillerie et à la flamme du cierge, au grain du chapelet.

Je crois aux vœux sacrés des vieillards et à la toute puissante ignorance des enfants.

Je crois à la prière des femmes, à l'héroïque insomnie de l'épouse, au calme pieux des mères, à la pureté de notre cause, à la gloire immaculée de nos drapeaux.

Je crois à notre grand passé, à notre grand présent, à notre grand avenir.

Je crois aux vivants de la patrie et je crois à ses morts.

Je crois aux mains armées du fer et je crois aux mains jointes.

Je crois en nous. Je crois en Dieu. Je crois, je crois.

La résurrection morale de la France

M. Péladan constate, dans le *Figaro*, que la guerre a provoqué en France une résurrection morale, dont il se réjouit en ces termes :

N'est-ce pas admirable, comme le surnaturel se mêle à nos efforts ? Sans doute Monseigneur Michel n'apparaît pas, mais on sent le battement d'ailes de ses cohortes et volontiers on pousserait l'exclamation de Joad :

Et quel temps fut jamais plus fécond en miracles ?

Faut-il rappeler le cours des prodiges de ce mois d'août ?

- 1° La résurrection morale de la France ;
- 2° La plus parfaite unité d'âme de toute notre histoire ;
- 3° Un adversaire réduit à ses vices et dément ;
- 4° La certitude absolue de la victoire et de la vengeance ;
- 5° Un allié subit et sublime ;
- 6° Les deux plus nobles races de l'Occident unies à la nôtre ;
- 7° L'humanité tout entière avec nous.

Oui, entre la France de juillet et celle d'août il y a un abîme. En juillet, nous étions dans la politique, dans la boue des intérêts et les billevesées des programmes de l'orviétan. Et d'un coup, toutes nos vertus ancestrales renaissent, même la gaieté dans le péril, même l'esprit dans le courage. Nous semblions à nous-mêmes très corrompus : nous voilà purs comme l'épée que nous tirons. Tout le monde a du courage, tout le monde est magnanime. Sujet d'indicible étonnement, tous défauts ont disparu : nous ne sommes plus ni légers, ni étourdis, ni vantards, ni bruyants. Ce n'est plus le Français malin qui créa le vaudeville. C'est le chevalier des Croisades, le communier du quinzième siècle qui crut en la Pucelle. Depuis un mois, le plus individualiste est surtout fier d'être Français. Nous étions déguisés en décadents ; la grimace cessée, nous nous regardons avec complaisance, notre vrai visage est beau comme il

convient à ceux qui ont créé toutes les images, taillé toutes les formes et inauguré toutes les doctrines de l'ère chrétienne.

Résister

Ce mot constitue aujourd'hui tout notre programme. Il n'est pas sans grandeur. M. Henry Bérenger le démontre, dans *l'Action*, de la façon suivante :

Offensive hier, défensive aujourd'hui, réoffensive demain, attaques par ici, retraites par là, contre-attaques ailleurs, tout notre effort en ce moment doit être dans ce mot : **Résister !**

Résister par tous les moyens, tantôt par l'assaut, tantôt par la feinte, toujours avec le clair sang-froid, qui domine l'adversaire, ne rien faire qui puisse favoriser son jeu de masse, le fatiguer, le diviser, l'user, voilà notre partie actuelle à nous, Français, dans la bataille européenne.

Nous la jouons avec le million de soldats exercés qui sont d'abord la République armée.

Nous la jouerions, s'il le fallait, avec deux autres millions d'hommes, jusqu'au dernier canon et jusqu'à la dernière ville de France.

La Russie, l'Angleterre, la Belgique, la Serbie, ont fait le même serment. La barbarie austro-allemande n'échappera pas au châtiement de nos armes ! Nous écraserons, sur le parvis d'une Europe centrale affranchie, le double nid de vautours des Habsbourg et des Hohenzollern...

La mort ou la liberté

Sous la même signature, on lisait, l'autre jour, dans *Paris-Midi*, la belle page que voici :

Dans ces journées tragiques où les armées de la France disputent pied à pied son territoire aux armées de l'Allemagne, alors que déjà huit départements du Nord et de l'Est sont envahis sous la plus formidable poussée militaire qu'ait connue l'histoire, à l'heure même où les meilleurs de nos fils versent leur plus pur sang pour la défense de Paris et l'indépendance de la France, quelle parole oserait donc s'élever pour des critiques de détail ou des récriminations sur le passé.

Ne devons-nous pas tâcher simplement d'élever nos âmes à la hauteur des sacrifices que nos enfants sont en train de consentir à la patrie entamée ? Ne devons-nous pas faire la plus ferme confiance aux chefs et aux soldats qui combattent et meurent sous le drapeau de la France ? Notre reconnaissance ne doit-elle pas monter, infinie et absolue, vers ceux-là qui sont déjà morts et vers ceux qui ne survivent que pour recommencer demain l'héroïque et funèbre holocauste de leurs individualités sur les bûchers du devoir national ?

Si rien n'est plus précieux que la personne humaine, quoi donc est plus sublime que son sacrifice à l'idéal de tous ! Saluons très bas ceux-là qui sont ainsi partis pour ne plus revenir... Et ne chicanons plus rien, de grâce, à ceux qui aujourd'hui les imitent sur la Somme et sur l'Oise sans trembler ni défaillir !

Soldats de la République, vous ne tombez pas seulement pour défendre la France, vous tombez pour l'indépendance de l'Europe et pour le maintien de la civilisation humaine ! Vous êtes les soldats de la liberté du monde ! Votre sacrifice n'aura de comparable en grandeur que le soleil de l'histoire que celui des anciens Grecs contre Xerxès et des volontaires de la Révolution en 1793 !

La France entière doit comprendre qu'elle est en ce moment le principal soldat de l'Europe contre les Hohenzollern et les Habsbourg. C'est ici le combat du jour contre la nuit, des droits de l'homme contre la violence des tyrans, du monde moderne contre le moyen âge. Il s'agit de savoir si les Européens resteront des hommes libres ou redeviendront des esclaves.

C'est tout choisi.

La mort ou la liberté !

Le devoir des civils

M. Ernest Lavisse trace en ces termes, dans le *Temps*, le devoir des civils :

Trouver en soi un point d'appui sûr : le devoir très clair de ne pas se préoccuper de soi.

Mettre sa personne, ses intérêts, ses aises, ses dangers en comparaison avec les intérêts, l'honneur et le péril de la patrie.

Penser à la patrie pieusement.

Ne pas croire que le point où l'on est, ce point fut-il Paris, est celui où sera prononcé le jugement dernier.

Regarder une carte de la France et de la Belgique, pas seulement l'Oise et la Seine, mais la Meuse, la Moselle, les Vosges, Anvers.

Regarder une carte de l'Europe, le Danube, la Vistule, l'empire russe.

Sur l'Oise, la Meuse, la Moselle, au pied des Vosges, autour d'Anvers, sur le Danube, sur la Vistule, s'échelonnent les champs de la même immense bataille.

Regarder une carte du monde, le Canada, l'Australie, les Indes, d'où volontaires et soldats arrivent à la rescousse, et le Japon qui, en attendant

mieux, attaque l'empire que l'Allemagne avait commencé de se tailler en Chine.

Partout le fusil, la mitrailleuse, le canon, l'avion, le dirigeable, les blessures, la mort.

Penser, d'autre part, à la raison de cet événement prodigieux.

Un peuple aspire à la domination sur le monde ; ses écrivains et ses penseurs le disent et le proclament.

Ce peuple croit être le seul qui mérite de vivre pleinement ; il ne reconnaît aux autres le droit de vivre qu'autant qu'ils ne gênent aucun de ses mouvements et ne contrarient aucun des desseins de son ambition sans limites.

Aucune parole jurée, aucun scrupule d'honneur ne l'arrêtent ; comme il n'a point en lui le sentiment de l'honneur, il s'étonne de le trouver chez autrui : « Qu'est-ce que cela ? » a dit M. de Bethmann-Holweg, quand l'ambassadeur du roi George a parlé de l'honneur de l'Angleterre.

Ce peuple a pour chef le descendant de ces Hohenzollern qui, ayant créé par la force l'Etat prussien, honorent cette force comme l'unique vertu.

Tout Hohenzollern est avant tout un *Kriegsherr*, le chef de guerre.

Indépendance des peuples, honneur des peuples, intérêts des peuples, liberté, justice, voilà ce qui est menacé. Voilà pourquoi le champ de bataille s'étend à toute la terre.

Penser ces choses aux heures noires, fortifier son âme dans les crises d'inquiétudes, conclure par la délibération de sa conscience qu'il vaut la peine de combattre, de souffrir, de mourir pour de telles causes, croire que les défenseurs de ces causes ne peuvent être vaincus. Ou bien, si l'on s'affole, si, étant terrorisé, on devient terroriseur, si, par la diffusion de sa peur, on ajoute au péril public, conclure que l'on est un très pauvre homme.

Savoir se taire et avoir confiance

Le mot d'ordre est aujourd'hui : Silence, Confiance. M. Jacques May le commente en ces termes dans *l'Auto* :

Le *Times* a raison : le succès final est certain. Sachons l'attendre. Et aidons ceux qui sont là-bas, au Nord et dans l'Est, de notre calme, de notre patience, de notre inébranlable résolution.

Est-il utile vraiment de se demander pourquoi tant d'hommes sont ici, et pourquoi tant sont là ; pourquoi un tel, qui a quarante-sept ans, est rappelé et conservé sous les drapeaux, alors que tel autre, qui en a trente, est momentanément libéré ; pourquoi les Belges demeurent autour d'Anvers, pourquoi nous ne faisons pas ce mouvement, qui paraît si simple, pourquoi... pourquoi ?

Nous ne savons pas, ni vous ni moi. Savoir ignorer, c'est une science, et en ce moment c'est une vertu. Sachons donc ignorer en même temps qu'attendre. Ce n'est pas à nous de savoir. Laissons agir ceux qui doivent agir et qui savent.

Transmettons non seulement de bouche en bouche, mais d'âme à âme, ce qui doit être le mot d'ordre de toute la nation française, aujourd'hui : Silence, Confiance, Sérénité.

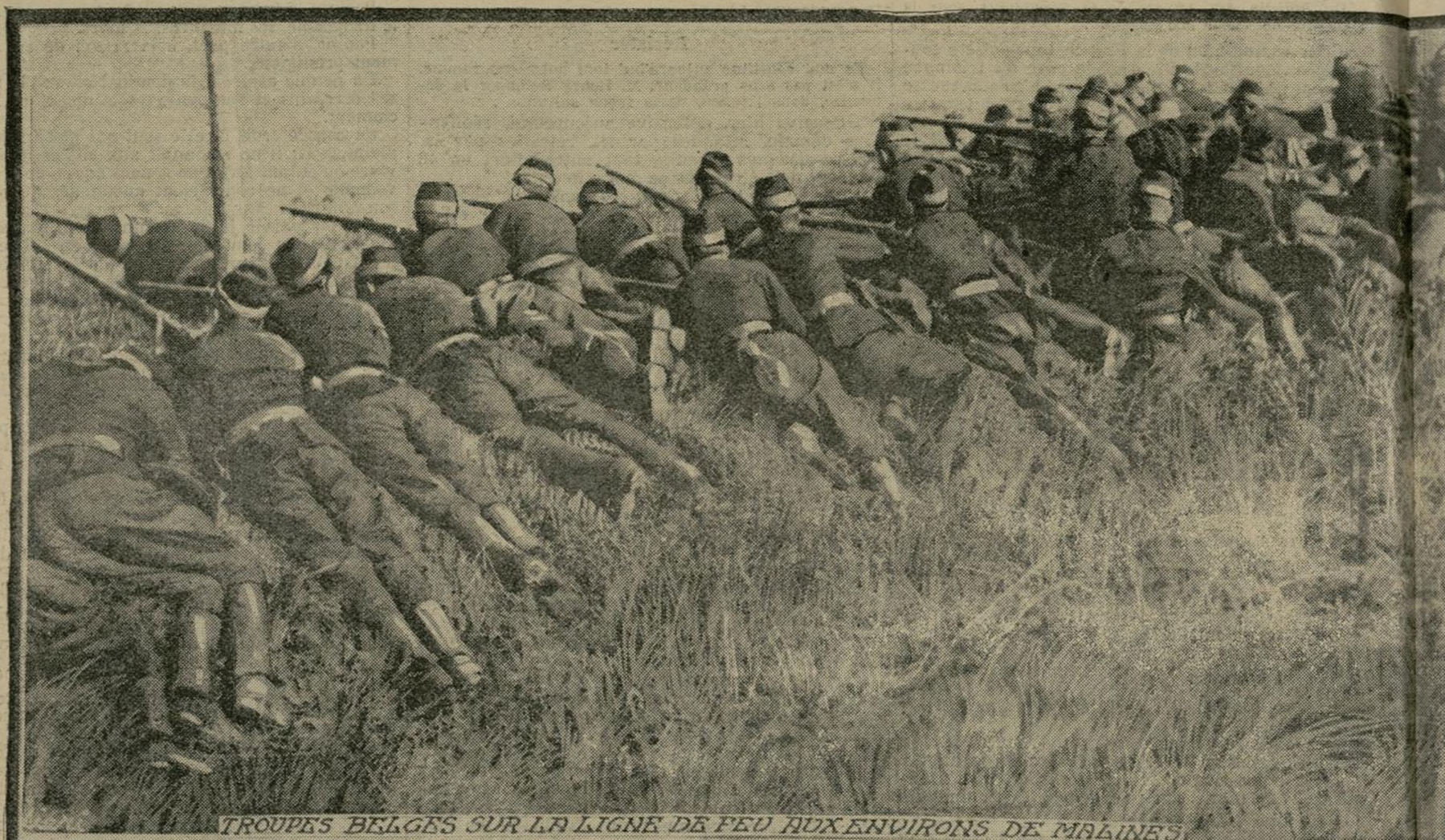
La France immortelle

M. Georges Clemenceau écrit dans *l'Homme libre* :

La France, c'est une histoire, c'est une vie, c'est une pensée qui a pris sa place dans le monde, et le morceau de terre d'où cette histoire, cette vie, cette pensée ont rayonné, nous ne pouvons le sacrifier sans sceller la pierre du tombeau sur nous-mêmes, sur nos enfants et sur les générations qui seraient nées d'eux. Et puisque nul homme de France ne saurait accepter cette affreuse fin d'une aussi grande destinée, il reste, pour les hommes, à combattre jusqu'au dernier, pour tous les autres, à accepter, à offrir tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils aiment, tout ce qu'ils souhaitent de sauver, pour soutenir, aider, encourager chacun de nos soldats à l'ennemi. De tout ce que nous ont légué les aïeux, à quoi nous attacher d'abord, sinon au sol lui-même que leur vaillance et leur labeur ont fait fleurir ? Quel intérêt pourrions-nous mettre au-dessus de la terre même d'où ce que les peuples appellent la France a jailli ? Et s'il en est ainsi, pourquoi nous embarrasser d'intérêts désormais secondaires qui, en dehors du sauvetage de la France, avaient retenu notre attachement ?

Telles sont les pensées qui me hantent à l'heure où l'on nous annonce que les hordes allemandes pourraient aborder bientôt le camp retranché de Paris. Paris est la capitale de la France, en même temps qu'une capitale d'humanité. C'est une noble concentration des puissances de l'esprit humain. Mais c'est une place de guerre en même temps. Son rôle dans la guerre est d'une haute importance, mais son rôle, dans la guerre actuelle, n'est plus du tout ce qu'il fut en 1870. D'abord, comme je l'ai dit tout à l'heure, parce que nous avons des armées opérant librement sur notre territoire. Aussi, parce que nous avons une immense réserve d'hommes qui n'a pas encore été employée et qu'il suffit de les envoyer au combat pour qu'avec l'aide de nos alliés la victoire finale couronne nos efforts.

La défense belge: autour de Malines, à Liège, à Anvers



TROUPES BELGES SUR LA LIGNE DE FEU AUX ENVIRONS DE MALINES



LE PONT DES NICHES À LIÈGE, DYNAMITÉ PAR LES BELGES



UN PONT DU CHEMIN DE FER À LIÈGE
DÉTRUIT PAR LES BELGES ET RÉPARÉ PROVISOIREMENT PAR LES ALLEMANDS



ON CREUSE DES TRANCHÉES AUX PORTES D'ANVERS

Après avoir héroïquement résisté aux envahisseurs, l'armée belge s'est retirée sur Anvers, forteresse inexpugnable, d'où elle continue à immobiliser plusieurs corps d'armée ennemis. On n'a pas oublié l'heureuse sortie de nos alliés, qui parvinrent à repousser les Allemands jusqu'à Malines en leur infligeant de très grosses pertes.

LES BONNES IDÉES

Celles des journaux

La réduction des loyers

Le *Cri de Paris*, rappelant qu'en 1871 la crainte de voir réclamer d'un seul coup tous les loyers en retard fut une des causes de la Commune, s'étonne de la choquante inégalité existant entre le mobilisé qui, au retour de la guerre, devra se mettre à travailler double pour payer son propriétaire, et celui, qui, propriétaire, n'aura en rentrant d'autre souci que de toucher ses loyers.

Fâcheuse différence, ajoute-t-il. La propriété est certes respectable, mais il ne faut pas qu'elle dévore tout pour se faire respecter.

Quand toutes les industries souffrent et périssent, il n'y a aucune raison pour que seule elle ne perde rien. Elle doit supporter sa part du sacrifice commun.

Soyons peu exigeants. Le commerçant parti à la guerre, dont le commerce sera suspendu pendant les hostilités, perdra cent pour cent. Est-il excessif de demander que la propriété supporte la perte commune dans la proportion de cinquante pour cent, c'est-à-dire que les loyers, quels qu'ils soient, subissent non seulement un ajournement, mais une réduction de moitié ?

De plus, pour que les mobilisés, à leur retour, ne soient pas astreints à travailler uniquement pour le propriétaire, ne convient-il pas de prolonger le délai non jusqu'à trois mois, mais jusqu'à un an au moins ?

Cette idée est reprise par l'*Action*, qui, constatant que les neuf dixièmes des boutiques de Paris sont occupées par des bouchers, des épiciers, des bars, etc., dont les affaires sont au moins aussi prospères qu'en temps de paix, propose le compromis suivant :

Toutes les boutiques, magasins ou usines restant ouverts, paieront intégralement leur loyer.

Pour les boutiques, magasins ou usines fermés pendant la durée de la guerre :

1° Si les patrons sont mobilisés, il ne sera rien payé aux propriétaires ;

2° Si les patrons ne sont pas mobilisés, la moitié du loyer sera exigible.

Pour les appartements habités bourgeoisement :

1° Si les chefs de famille sont mobilisés, il ne sera rien payé aux propriétaires ;

2° Si les chefs de famille ne sont pas mobilisés, les propriétaires ne pourront exiger que la moitié du loyer.

« Ainsi, les propriétaires qui ne tirent leurs revenus que des loyers de leur maison en touchent une partie et ne pourront crier qu'on les ruine. »

« Locataires et propriétaires éprouvant une perte, l'égalité serait la même pour tous les citoyens français. »

La chose est fort juste et mérite d'être prise en considération.

Celles de nos lecteurs

Contre les avions allemands

Un lecteur, désireux de mettre le holà aux prouesses des aviateurs allemands qui sont venus, depuis dimanche dernier, jeter chaque jour des bombes sur Paris, nous écrit :

En tirant des balles sur les avions allemands survolant Paris, on risque, comme cela est déjà arrivé, de blesser le public, par suite de la chute des projectiles. D'autre part, la chance d'atteindre l'aéroplane dans un organe essentiel est extrêmement minime.

Ne serait-il pas préférable d'employer des fusées paragrêles, qui, produisant un déplacement d'air puissant, pourraient ainsi ébranler l'équilibre de l'aéroplane et par ce seul fait amener la chute de l'appareil ? (Les maraîchers possédant tous un stock de ces engins pourraient s'en servir, le cas échéant.)

Evidemment, il n'y a à cela qu'un inconvénient : c'est que les bombes ou les fusées paragrêles ne peuvent être tirées qu'au petit bonheur, et que pour descendre un aéroplane il est indispensable de pouvoir diriger le projectile qu'on lui envoie.

Un salon de secours mutuel pour les artistes

M. Marcel Pays, préoccupé du sort des artistes qui, comme la cigale, vivent au jour le jour sans songer à l'avenir, nous écrit :

En attendant l'heure de délivrance où nos artistes, qui ont quitté l'ébauchoir ou le pinceau, le burin ou le crayon, pour prendre le fusil, immortaliseront par des chefs-d'œuvre les exploits de nos braves troupiers, les enfants et les compagnes des peintres et des sculpteurs doivent demander aux pouvoirs publics une assistance dérisoire.

Il y a pourtant mieux à faire que la charité, pour les femmes et les petits de nos artistes sans souci, qui font bravement le coup de feu sous la mitraille prussienne.

Puisque la nation armée fait un rempart de mil-

lions de poitrines à la nation laborieuse, il est bon que la vie, en France, tende de plus en plus à reprendre son cours normal.

S'il semble impossible, dans l'angoisse des heures présentes, d'ouvrir les théâtres et les concerts, auxquels manquent leurs meilleurs éléments, rien ne paraît s'opposer à l'organisation d'un Salon de peinture et de sculpture, dont le produit constituerait une caisse de secours immédiat pour les familles des nos artistes mobilisés.

M. Marcel Pays ajoute que les œuvres exposées par les sociétaires ou adhérents des grands Salons : Artistes Français, Société Nationale des Beaux-Arts, Salon d'Automne, etc., seraient abandonnées par leurs auteurs et deviendraient les lots d'une tombola dont les billets seraient délivrés aux visiteurs contre le paiement du prix d'entrée.

L'idée est certes ingénieuse. Il ne nous apparaît pourtant pas que ce soit le moment de la mettre à exécution. Où trouverait-on, en effet, de visiteurs payants ?

Que faire des réformés ?

La question des réformés préoccupe un assez grand nombre de nos lecteurs. Chaque courrier nous apporte quantité de lettres qui la discutent et en exposent le pour et le contre. Un « groupe de patriotes vinciennes » nous écrit :

Nous remarquons présentement qu'un grand nombre d'hommes et même de jeunes gens, ayant antérieurement été réformés pour une cause ou pour une autre, et dont l'état de santé paraît aujourd'hui satisfaisant, sont laissés malheureusement inactifs.

Alors que la France a besoin de tous ses défenseurs, ne semble-t-il pas qu'il serait urgent que tous ces hommes, en réalité valides, reçoivent, après avoir subi un nouvel examen médical, une affectation en rapport avec leur constitution actuelle ?

Nous avons la certitude que beaucoup de ces hommes seraient heureux de contribuer à l'effort général, et c'est sous leur impulsion que nous vous présentons la demande d'une campagne en faveur de notre idée.

La revision générale que nous envisageons touchant les hommes de vingt-deux à cinquante ans nous permettrait de mettre en ligne au moins 500.000 hommes de plus pour les 28 classes.

A l'heure actuelle, où l'Allemagne mobilise toutes ses forces, il faut que la France lui oppose toutes les siennes également.

Au nombre, le nombre.

Un réformé plaide, non sans logique, la thèse contraire. Il le fait en ces termes :

Je suis heureux de voir que beaucoup réclament une contre-réforme, surtout parmi les hommes qui ont été dans le rang et qui ont fait leur possible pour se faire réformer dans leur désir d'éviter les inconvénients d'une période souvent ennuyeuse. Je les félicite de leur patriotisme. Mais ceux qui n'ont pas été à l'armée ? Ceux qui ont été reconnus impropres au service et qui, pleins de bonne volonté cependant, ne peuvent servir la patrie comme les autres ? Faudrait-il qu'ils subissent les chances souvent douteuses d'une nouvelle visite ? Ne serait-ce pas faire affront au corps de santé militaire que de reprendre en service des hommes que ce même corps de santé a reconnus tout à fait inaptes et qui n'ont même pas porté le fusil ?... Seraient-ils bons sur les champs de bataille quand on les a reconnus incapables pour le service auxiliaire ? Les hôpitaux militaires et les ambulances n'ont-ils pas assez à faire avec les blessés sans les encombrer de malades et d'impotents ?

D'autre part, un médecin-major de première classe proteste avec énergie contre l'assertion d'après laquelle il suffirait d'un peu de « piston » pour se faire réformer :

Les conseils de réforme, ajoute-t-il, sont toujours tenus très sévèrement. Pour ma part, j'ai vu, depuis vingt ans (d'où date mon expérience personnelle), défiler devant moi bien des tuberculeux, des dégénérés physiques, des affaiblis. Pour ne pas nous tromper, nous ajournons la plupart de ces conscrits, et c'est à la deuxième épreuve qu'on se résignait à prononcer la réforme temporaire ou la réforme numéro 2.

Les rouages de ces conseils agissaient partout avec la même régularité, et je ne crois pas aux exemptions de faveur. Les favorisés font de l'auxiliaire. Vous ignorez quelles furent les instructions de l'autorité militaire à ce sujet. Je puis vous assurer que les majors agissent en soldats. D'un autre côté, en 1913, on a voté une loi afin que les réformés repassent à des périodes régulières devant nos yeux. C'est une suprême garantie. Nous n'avons pas besoin d'éclipsés à la guerre, et notre temps est aujourd'hui autrement précieux que de demeurer hors de notre champ de bataille à nous, à repasser en revue les éléments inutiles et toujours douteux.

Non, pas d'armée auxiliaire sur le champ de bataille et pas de réformés improvisés soldats en quelques semaines ; les ambulances ont autre

chose à faire que de soigner les poids morts des régiments.

C'est un mauvais calcul que de penser consolider les cadres avec des affaiblis et des tarés.

Et notre correspondant ajoute en post-scriptum :

Des réformés venus pour s'engager depuis quelques jours, j'ai dû refuser nettement plus de 80 0/0 et les autres les faire verser dans les services de la place. Il s'était présenté jusqu'à un boiteux ! Je regrette aujourd'hui mon indulgence de médecin ; j'ai peut-être encombré des services.

Après une opinion aussi autorisée, il semble bien que la question soit entendue.

Pour déloger les embusqués

Mais si les réformés sont inaptes à tout service actif, ils n'en ont pas moins leur utilité. Ils pourraient servir, comme le suggère un autre de nos lecteurs, à déloger les embusqués :

Permettez-moi, nous écrit-il, de réunir en un seul les trois titres suivants parus dans votre numéro du 30 août 1914, page 10 : « Délogeons les embusqués », « les engagements difficiles », « les réformés veulent partir ».

Je donnerai comme titre à ma réclamation le suivant : « Les embusqués délogés par les réformés et exemptés. »

Il est inadmissible, en effet, de voir parmi les embusqués des hommes de tous âges très valides, lesquels seraient mieux à leur place à la frontière.

Ils pourraient être, en effet, facilement remplacés par des hommes réformés ou exemptés, qui, au lieu de rester inactifs dans leurs foyers (comme c'est leur droit), seraient heureux de rendre service à la patrie en occupant ces places et ce, suivant les forces et moyens de chacun.

Où, il est inadmissible que, la France ayant besoin de toutes ses énergies, il ne soit pas donné suite aux offres de services des réformés ou exemptés, qui, incapables de supporter les fatigues d'une campagne, seraient à même d'occuper utilement la place des embusqués.

Un de mes amis exempté, après avoir fait queue pendant cinq heures le premier jour pour se faire inscrire comme engagé volontaire, passé la revision le deuxième jour, s'entendait dire cette phrase cruelle au cœur d'un Français : « Mon ami, nous n'avons pas besoin de vous, les services d'administration ou autres qui vous conviendraient sont au complet. »

Qui, dès le premier jour de la mobilisation, a complété tous ces services ?

N'est-ce pas ceux que, justement et avec dédain, le peuple appelle les embusqués ?

Où, délogeons les embusqués et remplaçons-les par les réformés ou exemptés.

Où trouver des officiers ?

A propos d'un récent article concernant les élèves de l'école spéciale militaire qui, au lieu d'être versés dans le rang comme soldats de deuxième classe, pourraient, en recevant une instruction appropriée, devenir en quelques semaines d'excellents sous-lieutenants, un lecteur nous écrit :

Certes, votre idée à propos des officiers est excellente. Mais au lieu de faire combattre les gendarmes en corps comme il en est question, ne pourrait-on les disséminer en officiers et sous-officiers parmi les troupes ? Même chose en ce qui concerne les agents de police et les gardes républicains. En 1814, les Maries-Louises se montrèrent superbes, mais c'est parce qu'ils étaient encadrés par de vieux sous-officiers.

Communiqués

Les membres de la *Prévoyante Berrichonne*, association amicale et philanthropique des Berrichons, désireux de se faire rapatrier, sont invités à se présenter tous les jours, de 8 heures du matin à 12 heures et de 14 heures à 18 heures, au siège social, 38 bis, avenue de la République.

Les originaires du Berry, désireux de se faire rapatrier, sont invités à se présenter tous les jours, le dimanche excepté, de 8 à 9 heures du matin et de 5 à 6 heures du soir, aux bureaux du journal le *Berrichon de Paris*, 2, rue Beaurepaire, Paris-10^e.

Société Amicale de la Vienne. — Les originaires du département de la Vienne qui désirent profiter des facilités de transport qui leur sont accordées par le gouvernement pour leur rapatriement pendant la durée de la guerre devront s'adresser à M. Doussot, trésorier, chaque jour, de 3 à 6 heures, au ministère de l'Agriculture, 76, rue de Varenne (Comité d'Initiative), ou à M. Etève, membre du comité de l'Association, 12, rue du Sommerard, Paris-5^e (près de la Sorbonne), tous les jours de la semaine, de 8 à 11 h. 1/2 et de 2 à 6 heures.

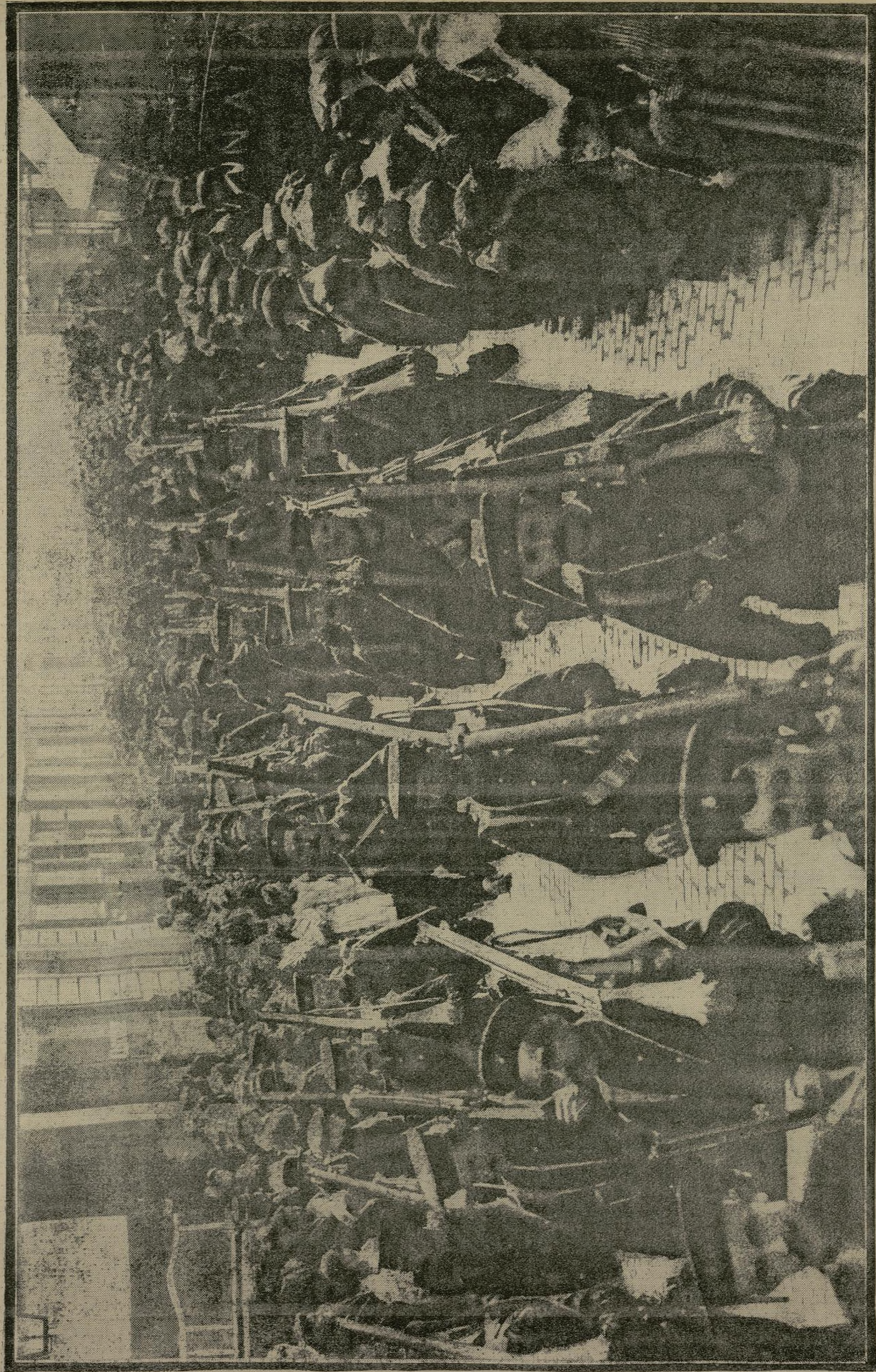
La Fédération nationale des Sociétés de préparation militaire de France et des colonies demande à tous les anciens officiers ou sous-officiers non mobilisables et qui voudraient bien se mettre à la disposition de la Fédération, pour l'instruction des nombreux jeunes gens qui se sont fait inscrire afin de continuer leur préparation militaire, de vouloir bien se présenter au siège social, 16, rue de Grammont, tous les jours.

Les troupes anglaises en Belgique

Dimanche 6 septembre 1914

EXCELSIOR

11



Chaque jour, l'Angleterre fait débarquer d'importants contingents de troupes en France et en Belgique. Voici un groupe de soldats d'infanterie de marine allant occuper les environs d'Os-tende, où ils viennent de débarquer. Les vaillants soldats sont acclamés sur leur passage, car chacun tient à ovationner les courageuses troupes du roi George.

LA GUERRE ANECDOTIQUE

[Nous publions d'autre part quelques extraits des plus remarquables articles parus au cours de la semaine dans les journaux. Mais il n'y a pas que les telles phrases qui soient susceptibles d'exalter les courages ; la vertu de l'exemple est encore la leçon la plus profitable, et les actions d'éclat que la presse relate au jour le jour, entre les nouvelles officielles de la guerre et les commentaires qu'elles inspirent à nos confrères, formeraient, à elles seules, un « Livre d'Or » dont la lecture serait d'un haut enseignement et d'un précieux réconfort.]

Ne pouvant, à notre grand regret, les reproduire toutes, nous nous efforçons du moins de recueillir les plus caractéristiques, les plus originales, les plus émouvantes pour les offrir tous les dimanches à nos lecteurs qui, même s'ils les connaissent déjà, les savoureront une seconde fois avec un nouveau plaisir.]

UN BRAVE

Du Journal, sous la signature de Paul Erio :

Au cours d'une charge, un dragon a son cheval tué. Quelques heures après, une patrouille trouve un cavalier montant la garde à l'entrée d'un village près duquel se trouvaient des Allemands.

— Que faites-vous ici ? lui demande-t-on ?

— Vous le voyez, répondit-il, tranquillement, j'occupe le village, je vous attendais. Les « boches », qui sont à côté et qui m'observent, n'osent pas s'y aventurer, car ils ne croient pas que je suis seul !

UN GLORIEUX VOLONTAIRE

De l'Intransigeant :

Un de nos amis se trouvait, hier, dans le grand vestibule du ministère de la Guerre, attendant, comme beaucoup, d'être reçu, lorsqu'il aperçoit tout à coup, descendant quatre à quatre le grand escalier, un homme brun, qu'il reconnaît pour être un de ses amis, Georges d'Espèrès. Celui-ci brandit un papier : « Vive la France ! Je pars, je pars !... Oui, mon vieux, à la garde du drapeau du 46^e de ligne, mon ancien régiment, celui de la Tour d'Auvergne !... » Et d'Espèrès raconte brièvement qu'ayant reçu la veille une lettre du ministre de la Guerre lui demandant d'écrire un conte pour le Bulletin des Armées, il a télégraphié à M. Messimy, de Fontainebleau, où il est conservateur du palais : « Serai ministre demain. »

Il avait son plan. Depuis quinze jours, ses deux fils partis sous les drapeaux, il se morfondait dans son musée, glorieux, mais mort.

En entrant rue Saint-Dominique, dans le cabinet de M. Messimy : « Monsieur le ministre, dit-il, vous m'avez demandé un conte pour nos troupiers... Un conte !... Je veux vous en écrire dix, vingt... Mais à une condition : vous m'autoriserez à m'engager au 46^e de ligne, mon ancien régiment... »

Le ministre a consenti. Et d'Espèrès s'éloigne comme un de ces volontaires de 92 ou de ces officiers de la Guerre en Dentelles, dont il nous a conté les exploits.

LE BON TRUC

Du Bulletin des Armées de la République :

M. B... est le fils d'un notaire. Il n'a jamais fait de service militaire ; mais il était fort ennuyé de voir partir les camarades et de rester là, lui, à ne rien faire. Et, pour partir, il a trouvé un fameux « truc ».

Il a acheté une auto 18.000 francs, et il l'a présentée à la réquisition.

— Combien voulez-vous de votre voiture ?

— Un franc.

— Combien dites-vous ?

— Un franc... pas plus... Mais à condition que je sois pris comme conducteur.

On l'a accepté et le voilà soldat. Il va partir dans les vingt-quatre heures. Le roi n'est pas son cousin.

LE BAPTEME DU FEU

L'Est républicain a recueilli à Nancy, de la bouche d'un blessé, ces savoureuses confidences :

Sur le champ de bataille, on s'habitue rapidement aux shrapnells. On les entend venir de très loin, grâce à leur sifflement particulier. Ainsi, au bout d'une demi-heure de cette musique, on se criait les uns aux autres :

— Attention, la gauche, c'est pour vous !

— Eh ! là-bas, ceux de la droite, gare aux pruniaux !

— Tiens ! en voilà une dégagée pour le centre.

Et dire qu'on riait en s'envoyant ces avertissements, tandis que chaque fois t ! ou tel camarade annonçait, comme à la salle d'armes : « Touché ! »

C'est bien la bonne gaieté française qui reprend toujours ses droits.

UNE MERE

Du Matin :

C'est une femme aux cheveux gris.

Elle se tenait l'autre jour près du talus du fort où elle suis cantonné, et quelques voisins l'entou-

raient. Tout le monde parlait un peu à la fois, mais cependant quand la femme à cheveux gris prenait la parole les autres se taisaient et sa voix m'arrivait sonore et grave.

— Je vous dis, clama-t-elle, que cette fois c'est nous qui tenons le bon bout et si vous avez compté voir apparaître des Prussiens, vous pouvez déchanter... Je les ai vus, moi, en 1871. J'étais là, dans les Champs-Élysées, quand ils sont entrés. Mais cette fois, dans mon vieux cœur, il y a quelque chose qui me dit que ceux que nous verrons passer sous l'Arc de Triomphe, dans six mois, ce seront les nôtres... Mon fils est parti hier, neuvième jour de la mobilisation. C'est la première fois depuis trente-cinq ans qu'il me quitte. Et je lui ai dit :

« — Ecoute, si nous devons être battus et si les autres doivent encore arriver par ici, j'aime mieux que tu ne reviennes pas... »

« Mais vous comprenez, je sais qu'il reviendra, je veux qu'il revienne. Et c'est pour ça que je vous dis que nous battons les autres, c'est pour ça que je vous dis qu'ils n'arriveront jamais jusqu'à nous... Il suffit que nous, autres, les femmes, nous voulions la victoire pour que nous l'obtenions. Ce que femme veut, Dieu le veut ! »

UN HEROS

Un chasseur du 13^e régiment, rapportant un renseignement, tombe sous le feu des uhlans ; son cheval était blessé. Il détruit sa dépêche, prend sa carabine, brûle toutes ses cartouches sur l'ennemi et le tient à distance. Puis il casse la tête de son cheval, pour qu'il ne tombe pas vivant entre les mains des Allemands, coupe la sangle avec son sabre, emporte son harnachement et l'enfouit avec ses armes ; puis il change son uniforme contre des vêtements civils, et, mettant un râleau sur son dos, pour se faire croire ouvrier jardinier, rejoint le bivouac du régiment à Saint-Martin, à dix kilomètres à l'ouest de Blamont.

DES BRUTES

Un hussard français, incapable de se sauver après une chute de cheval, fut pris par les Allemands et attaché à la queue d'un cheval, puis fusillé après que la bête l'eut promené ainsi pendant plusieurs heures.

UN DAIM

De l'Intransigeant :

L'état-major allemand est composé de daims... si nous en croyons le kaiser lui-même.

Quelques jours avant la déclaration de la guerre, l'empereur observait les mouvements de ses troupes pendant des manœuvres. Tout à coup, on entendit de bruyants éclats de rire fuser d'un groupe d'officiers de ligne. Guillaume II, s'offusquant de cette hilarité déplacée, en fit demander la cause. On lui répondit qu'un daim effrayé par la fusillade venait de passer au galop au milieu de la troupe chamarrée... Ne comprenant pas ce que cette intrusion pouvait avoir de si plaisant, Sa Majesté insista en fronçant les sourcils et on finit par lui avouer que c'était une réflexion du colonel qui avait mis les officiers en joie.

Le colonel est mandé et sommé de répéter sa boutade.

— Majesté, confesse-t-il, j'ai dit : « C'est la première fois qu'un daim a pu entrer à l'état-major général sans recommandations. »

Attila daigna sourire et répliqua :

— Colonel, je vous donne à l'état-major général.

Le « daim » est à la frontière.

LA CONSIGNE

Du Journal :

Ce brave s'appelle Moussa. Il sert comme ordonnance d'un général dont toute l'armée connaît la jeune et élégante silhouette et qui, dernièrement encore, combattait avec succès au Maroc.

Ces jours derniers, Moussa avait reçu l'ordre de se trouver avec l'automobile de son chef, et avant la nuit, dans un village occupé par nos avant-postes.

En montant à cheval, son général, qui l'a ramené d'Afrique, lui avait dit :

— Sois exact, hein !

— Moi, lui répondit-il, y en a pas moyen d'être retardé.

Effectivement, il se trouva au rendez-vous. Le général aussi. Celui-ci arrivait lorsque son auto stoppa. Moussa, vivement, descendit de voiture et tout joyeux, s'écria :

— Mon général, ti vois, moi, y en a fait guerre tout seul.

L'officier jeta un coup d'œil sur sa limousine. Elle était bondée de capotes, de selles, de lances.

— Mais où as-tu pris tout ça ? demanda-t-il, étonné.

Alors Moussa, toujours riant, raconta que, pendant qu'il se dirigeait vers le village où on lui avait prescrit de se trouver, il avait tout à coup

aperçu quatre uhlans qui lui barraient la route. Ils étaient à quatre ou cinq cents mètres.

— Moi, dit-il, avais promis mon général pas être retardé. Y avait pas moyen rester derrière.

Moussa avait donc arrêté l'auto, pris son fusil et sans se presser, tranquillement, il avait visé. En quelques secondes, les quatre uhlans et leurs montures furent à terre.

— Y a bon, s'écria Moussa.

Il remit l'auto en marche, mais, en passant près des Allemands qu'il venait de tuer, il quitta son volant pour un instant et, en bon nègre qui ne comprend pas qu'à la guerre il soit défendu de piller, prit les capotes des uhlans ainsi que leurs armes, enleva les harnachements des chevaux et empila le tout dans sa voiture.

— Toi, y a content, mon général ? questionna Moussa, radieux.

L'officier ne répondit pas, mais il serra la main du brave Sénégalais.

PRESAGES

Du Matin :

Un dimanche de l'année dernière, un violent orage s'abattit sur Paris et la foudre tomba sur le fronton de la gare du Nord, surmonté, au centre, de la statue de la Ville de Paris, ayant à sa droite les statues de Bruxelles et de Saint-Petersbourg, et à sa gauche celles de Londres et de Vienne.

La statue de Vienne avait reçu le choc. Sa couronne était brisée et emportée, ses débris jonchaient le sol alors que celles de Paris, Saint-Petersbourg, Bruxelles et Londres étaient intactes. Chez les anciens, les présages avaient, dit l'Histoire, une signification différente suivant qu'ils se produisaient à droite ou à gauche. A droite, ils étaient favorables, et à gauche défavorables. Or, la statue de Vienne se trouve, au fronton de la gare du Nord, placée à gauche. Les anciens auraient vu là un présage défavorable.

RUSE DE GUERRE

Du Times :

Les Allemands qui attaquaient Liège, se voyant incapables de prendre la ville, envoyèrent dans la nuit un aviateur lancer des bombes.

Pour éviter d'être atteint par des coups de feu, l'aviateur attacha au bas de son aéroplane une corde de 60 mètres de long au bout de laquelle une lanterne était accrochée.

Cette lanterne fut brisée par les balles des Belges qui, naturellement, supposaient qu'elle se trouvait dans l'aéroplane ennemi.

LE PETIT BOUDOU

Parmi les innombrables tirailleurs indigènes qui sont passés en gare de Toulouse, se rendant sur le théâtre des hostilités, les plus remarquables ont été les tirailleurs marocains.

Tandis que le pittoresque convoi s'éparpillait sur les quais de la gare où l'autorité militaire faisait servir un repas chaud aux Africains, on remarquait fort, en même temps que la belle humeur et l'enthousiasme des tirailleurs, un tout petit négro qui allait et venait au milieu des Marocains, portant comme eux la tenue kaki et la chechia.

C'était un gamin issu d'on ne sait quelle tribu soumise ou décimée qui, dans le bled, s'était jeté, à l'âge de huit ans, dans les jambes des tirailleurs et qu'il n'avait pas quittés depuis ; les soldats indigènes, grands enfants, avaient adopté cet orphelin devenu le pupille du bataillon.

Ils l'ont appelé Boudou. On dirait presque le héros de la chanson de Mayol, et Boudou, quand la guerre a été déclarée, quoi qu'on ait fait pour le retenir au Maroc, a échappé à toute surveillance et s'est glissé dans la cale du transport qui emmenait en France le bataillon.

Boudou, gardé maintenant par les tirailleurs, est dans la plus grande joie : il ira au feu, « Allah l'a décidé », disent les Marocains, et malheur au Prussien qui touchera à Boudou.

Pour nos amis belges

M. Puel, président de la Chambre de commerce de la France pour les provinces de Namur, Liège et Luxembourg, qui habitait, avec son fils et une parente, villa des Charinettes, à Lustin (entre Namur et Dinant), sont priés de donner de leurs nouvelles à Mme Jeanne Charpentier-Puel, 27, rue de la Cerisaie, Paris.

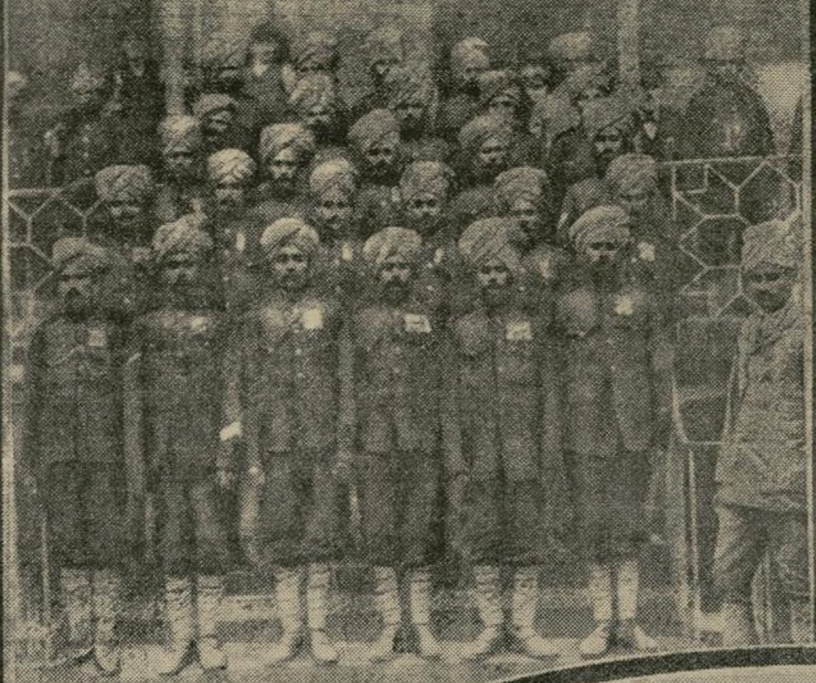
On voudrait savoir également, à la même adresse, ce que sont devenus les Liégeois : MM. Neuville et René Puel, 8, rue Basse-Sauvinière ; Mme Curioque et son fils, 85, rue Hocheporte ; M. et Mme Minet-Neuville, place de l'Eglise, Ans-lez-Liège ; M. et Mme Delacroix-Neuville et leurs enfants, à Richelle, Argenteau ; M. L. Joset, rentier, à Ougrée.

M. et Mme Orval, qui habitaient 74, rue des Vennes, à Liège, sont priés de rassurer M. Gassin, 17, villa du Bel-Air, Paris.

MM. Camille Ranson et Félicien Staefesse, partis le 21 août de Farciennes, Hainaut (Belgique), font savoir à leur femme qu'ils sont réfugiés à Boucé (Orne), où elles pourront les rejoindre.

L'armée des Indes

SOLDATS D'INFANTERIE



UN GROUPE DE "SIKHS"



L'ARTILLERIE EN ACTION

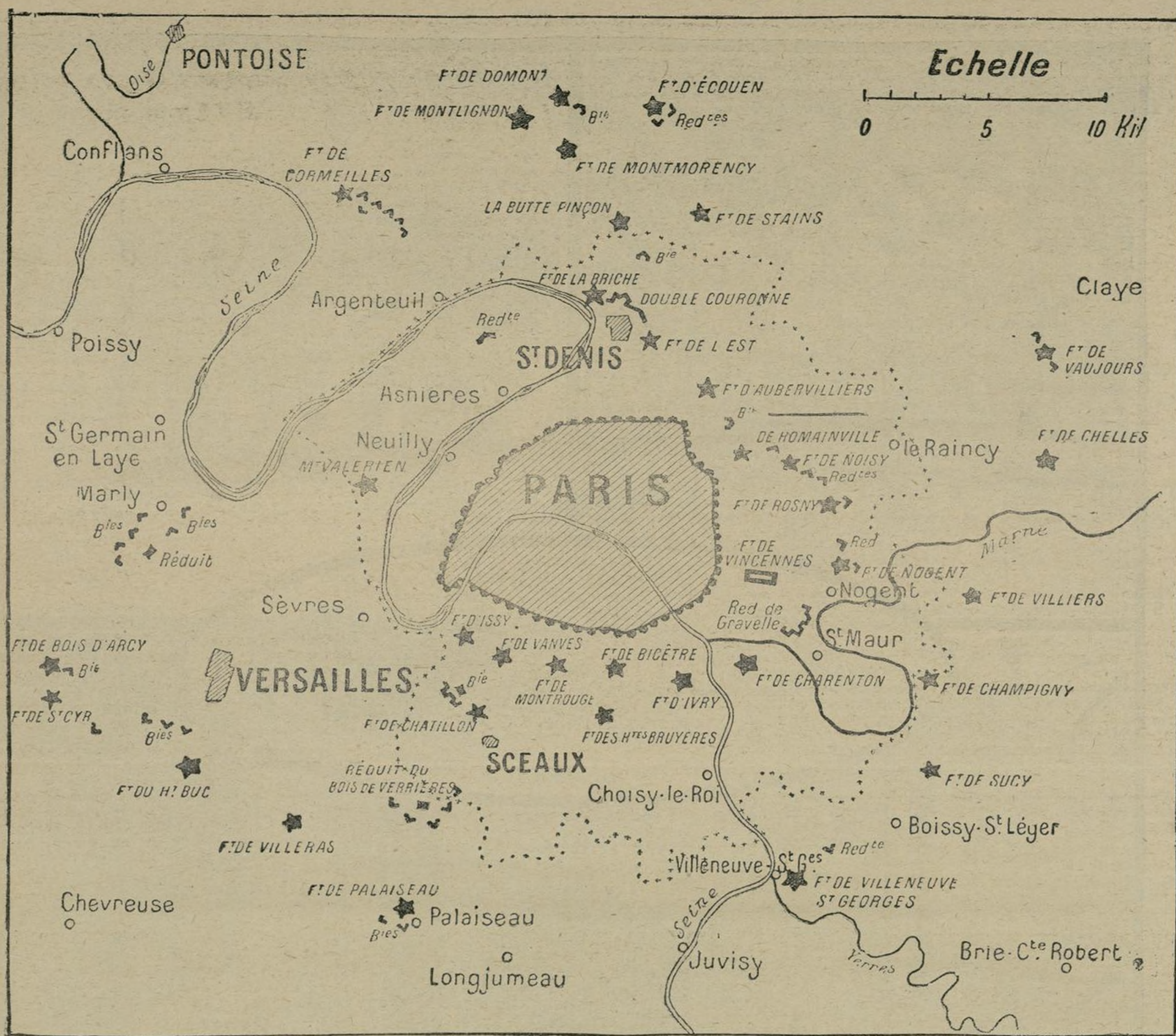


CAVALIERS DE LA GARDE

« L'Angleterre ira jusqu'au bout », a déclaré lord Kitchener à la Chambre des lords. On se souvient que le ministre anglais, lorsqu'il prononça ces réconfortantes paroles, ajouta qu'en dehors des renforts arrivant d'Angleterre, il avait décidé que des troupes des Indes coopéreraient avec l'armée française.

Ayuntamiento de Madrid

L'ARMURE DE LA CAPITALE



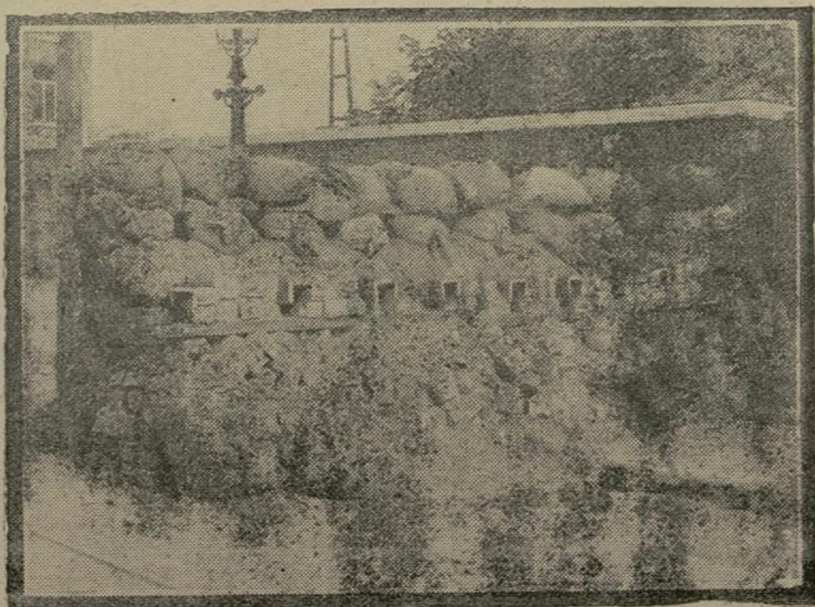
CARTE DU CAMP RETRANCHE DE PARIS

LA DÉFENSE DE PARIS



« Chevaux de frise » destinés à être placés dans les tranchées.

UNE BARRICADE A BRUXELLES



Une des barricades élevées par les Belges, à Bruxelles.

Ce qu'est le camp retranché de Paris

Les ouvrages fortifiés constituent autour de Paris une immense forteresse dont l'investissement immobiliserait une forte partie de l'armée ennemie. Cet investissement serait une entreprise d'une très grande difficulté, tant que nos armées tiendraient la campagne.

Autour de Paris existent trois lignes de défense. La première est l'enceinte que tout le monde connaît; la seconde, la ceinture de forts qui existait déjà en 1870. En avant de la ligne des anciens forts, on a construit depuis 1878 une troisième ligne de défense qui ne constitue pas une ligne continue d'ouvrages, mais plus exactement plusieurs forteresses.

Commençons l'examen de ces défenses par le nord, puisque c'est la direction la plus immédiatement menacée. Nous trouvons une très puissante organisation défensive appuyée à l'ouest à la Seine et couverte au nord par l'Oise; au centre est la forêt de Montmorency.

Les ouvrages permanents qui constituent la carcasse de la défense sont, au-dessus de la Seine, le fort de Corneilles, en avant duquel est la redoute de Franconville; à ces deux ouvrages sont annexées une deuxième redoute, celle des Coteaux, et toute une série de batteries; le commandement de 150 mètres que la hauteur de Corneilles sur la Seine et la raideur des pentes y ajoutent est un élément important de résistance à ce premier groupe d'ouvrages.

Les ouvrages de Corneilles sont séparés de la forêt de Montmorency par le val d'Ermont, qui est battu par Corneilles et les forts de Montmagnon et de Montmorency, placés sur la lisière sud-ouest de la forêt.

Au nord-est de la forêt, nous trouvons le fort de Domont; sur une hauteur un peu en avant, sur une butte boisée, le fort d'Ecouen, avec deux batteries annexes, et, en descendant vers le sud, le fort de Stains et la batterie de la butte Pinçon.

Cette redoutable forteresse a été renforcée par toute une série de fortes batteries, de tranchées, d'abatis, de réseaux en fils de fer, contre toute tentative d'enlèvement de vive force.

A l'est de Saint-Denis, il y a une plaine basse, la plaine du Bourget, qui n'offrirait aucun point susceptible d'être fortifié, mais où la Morée et le Ciron permettent de tendre une inondation. Cette plaine est battue en outre par les feux des ou-

vrages de Stains et de la butte Pinçon au nord et ceux des ouvrages de Vaujours au sud.

Le fort de Vaujours et celui de Chelles barrent le passage entre le canal de l'Oise et la Marne.

Entre la Marne, en amont de Chelles, et la Seine, nous avons les forts de Villiers, Champigny, Sucy et Villeneuve-Saint-Georges. Ce front est très fort; en arrière, la Marne, de Chelles à Charenton, forme un obstacle très sérieux contre toute tentative de vive force, et comme autour de la position de Montmorency et de Vaujours-Chelles on a renforcé la défense par de nombreuses batteries, des abatis, des tranchées, des réseaux de fil de fer. Ces travaux supplémentaires ont été faits tout autour de Paris; nous ne le répéterons pas pour les autres parties de la défense.

Entre la Seine et Palaiseau, la plaine est, comme celle de l'est de Saint-Denis, sans ouvrages permanents. Pas plus dans l'une que dans l'autre, l'ennemi ne pourrait s'engager avant d'avoir réduit les ouvrages qui commandent latéralement le passage; les fortifications d'avant 1870, absolument à l'abri d'une attaque de vive force, font de ces zones de véritables culs-de-sac.

Comme autour de Montmorency, les forts de Palaiseau, Villiers, Haut-Buc, Saint-Cyr, les nombreuses batteries du bois de Verrières forment au sud de Versailles une puissante forteresse dont l'important fort de Châtillon, en arrière, est en quelque sorte le réduit.

Enfin, entre Versailles et Saint-Germain, la forêt de Marly est tout entière enveloppée de batteries qui sont, en réalité, de petits forts ayant comme réduit l'ouvrage du Trou-d'Enfer. C'est en arrière de ce dernier groupe d'ouvrages que se trouve le Mont-Valérien, qui n'a rien perdu de sa valeur.

Comme cette rapide description permet de s'en rendre compte, un siège en règle nécessiterait un matériel énorme et ne paraît guère pouvoir être entrepris, comme nous l'avons dit en commençant, tant que nous aurons des armées tenant la campagne.

Le périmètre des forts de Paris est de 150 kilomètres; ils sont à 12 kilomètres de l'enceinte et par conséquent mettent la ville à l'abri d'un bombardement. (Le Temps.)

[Nous publions ci-contre, à la page 14, une carte du camp retranché de la capitale.]

La circulation des automobiles

Le gouverneur militaire de Paris a limité au strict minimum le nombre des voitures qui doivent circuler dans Paris et la banlieue pour les besoins de la défense nationale.

Il est enjoint par suite aux conducteurs des automobiles civiles d'en diminuer l'allure pour laisser passer en toutes circonstances les automobiles militaires.

Aux abonnés et aux lecteurs d'« Excelsior »

Ainsi que nous l'avons annoncé, nous avons pu assurer le service régulier de nos abonnés, sauf pour l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Luxembourg et certains pays d'outre-mer. Si quelques retards se produisaient, ils seraient dus à des cas de force majeure, car tous les numéros sont régulièrement expédiés. Dans le cas où des numéros ne seraient pas parvenus à destination, nous avons pris les dispositions nécessaires pour les remplacer sur demande accompagnée de 40 centimes par numéro pour la France et 45 centimes pour l'Etranger.

D'autre part, nous nous sommes préoccupés de réunir le plus de collections possible des numéros parus depuis le début de la guerre, collections que nous continuerons de former pendant toute la durée des hostilités. Ceux de nos lecteurs habituels qui n'auront pas pu acheter « Excelsior » pendant cette période pourront donc se procurer tous les numéros parus depuis le 1^{er} août (40 centimes pour la France, 45 centimes pour l'Etranger).

L'ensemble de cette collection formera la plus précieuse des documentations illustrées sur tous les événements de la guerre de 1914.

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES HEBDOMADAIRES

« DEMANDES D'EMPLOIS » 1 franc la ligne

« OFFRES D'EMPLOIS » — « COURS ET LEÇONS » — « LOCATIONS » — « PENSIONS DE FAMILLE » — « APPARTEMENTS MEUBLES » — « OCCASIONS » — « ALIMENTATION » 1 fr. 50 la ligne

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

Pour tous renseignements, écrire à : « Excelsior-Publicité », 88, Champs-Élysées.

DEMANDES D'EMPLOI

Sténographe très habile exécute tous travaux à l'heure ou à forfait, dactylographie français, anglais. — Mme Vignon, 1, rue Cavalotti, Paris.

Monsieur honorable et de grande expérience offre conseils et appui aux familles; se charge de tous arrangements, démarches et missions. — Harmois, 119, boulevard Voltaire.

OFFRES D'EMPLOI

On demande bon mécanicien pouvant conduire moteur Diesel. Bonnes référ. exigées. S'adr. au bur. du journal.

Étudiant médecine, allant à Annecy, cherche automobiliste se dirigeant vers Dijon, Mâcon ou Lyon, partagerait frais de route. — J. G., 14, rue du Foer.

COURS ET INSTITUTIONS

A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE
Collège de GARÇONS, Collège de JEUNES FILLES, établissements de l'Université. Internat au grand air, confortable moderne.

PENSIONS DE FAMILLE

Paris

Ch. pens. d. 6 fr. ch. 2 lits d. 5 fr. Conf. mod., 159, Bd Montparnasse.

Avenue du Bois, 16, rue Chalgrin, hôtel partic. prend pensionn. Grand jardin. Cuisine soignée, confort mod. English spoken. Prix modérés. Arr. pour famille.

Hôtel Villa Bristol, 11, rue Louis-Philippe, Neuilly. Pension p. famille, 1^{er} ordre, conf. mod., bains, électricité, jard. Terrasse ombragée, tranquille, régime. Tél. 590-12.

Province

La Ville de Soulac-sur-Mer (Gironde) — station balnéaire — L informe les personnes qui évacuent la frontière qu'elles recevront à Soulac une bienveillante hospitalité à des prix très modérés.

AUTOMOBILES

30 autos à vendre, force et modèles divers, bas prix, liste franco. Garage 10, boul. Courcelles. Tél. 520-60.

14-18 SCHNEIDER 1913, torpédo luxe 4 places par Laclaverie, 5 roues mét. amovibles R.A.F., éclairage électrique par dynamo La Magicienne, Klaxon Biérot, outillages, accessoires, pièces de rechange, état neuf. Affaire exceptionnelle. — Ecrire : Georges GAILLARD, 115, avenue de Villiers, Paris.

DIVERS

A VIS. — Mme ALEXANDRE, CÉLEBRE VOYANTE 49^e année de succès pour sa science réelle. Renseignement très consciencieusement sur tous les événements de la vie. Il est reconnu qu'elle seule fait réussir les choses les plus impérieuses. Discretion absolue. Correspondance.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris — G. Marty

Morts au Champ d'Honneur

On annonce la mort du lieutenant de réserve André Dubief, fils de M. Fernand Dubief, député de Mâcon, ancien ministre, tué au cours d'un combat en Lorraine le 25 août.

Le commandant Roy, du 121^e d'infanterie, a été tué le 14 août à Petit-Mont, village situé entre Cirey et Blamont; il est mort à la tête de son bataillon, frappé d'une balle à la tête.

Le capitaine d'infanterie Ernest de Montluc, de Saint-Flour, blessé mortellement près de Mulhouse, décédé à l'hôpital temporaire de Clermont-Ferrand.

Le capitaine Doré, du 3^e régiment d'infanterie, a été tué au cours d'un des derniers combats livrés dans la Meuse.

Le lieutenant Claude Ducroux, du 158^e de ligne, a été tué le 21 août au combat de Badonviller.

M. Paul Langeron, aviateur attaché à la place de Dijon. C'est au cours d'une reconnaissance que s'est tué le jeune aviateur. M. Paul Langeron était le frère de Joseph Langeron, lieutenant au 7^e hussards.

L'abbé Roze, professeur à Sainte-Croix de Lyon, tué à l'ennemi. L'abbé Roze était des plus connus et des plus aimés dans le quartier de Perrache où sa charité, sa modestie et son esprit de sacrifice l'avaient rendu populaire.

Le lieutenant Larchey, fils du général Larchey, frappé de trois balles en chargeant à la tête de sa compagnie.

Le sous-lieutenant Maurice Vila, du 4^e bataillon de chasseurs, originaire du Gard, qui avait été, au début de la guerre, cité à l'ordre du jour de l'armée, a été tué à la tête de sa section.

On annonce la mort du colonel Marc Brosset-Leeck et celle du colonel Louis Bérot.

Le lieutenant de réserve Couchard, de Manzat, a été tué au combat d'Halloville (Meurthe-et-Moselle), au moment où il se portait au secours de son capitaine blessé.

On apprend la mort du lieutenant Roché, décédé à l'hôpital de Reims, des suites de blessures reçues dans les environs de Charleroi.

Le médecin auxiliaire Edouard Garoby a été tué au combat d'Azerailles (Meurthe-et-Moselle).

Leur manière et la nôtre

On annonce que le sergent aviateur Mouillères a été assez heureux pour jeter une bombe sur un convoi de munitions allemand. Une voiture a été entièrement détruite et une vingtaine d'hommes ont été tués.

C'est là un vrai fait de guerre, et c'est mieux que de lancer des bombes sur Paris et d'attendre une concierge, une épicière ou des enfants. (La Liberté.)

Nos blessés

Tours, 5 septembre (Dépêche Havas). — Les nouveaux convois de blessés sont arrivés à Tours. Les blessés sont, pour la plupart, atteints aux mains et aux pieds et ont hâte de guérir pour revenir au feu. Ils disent que nos pertes sont beaucoup moins considérables que celles subies par les Allemands.

La population tourangelle fait à nos soldats un accueil aussi cordial qu'empresé, s'ingéniant à donner aux hôpitaux temporaires tout ce qui peut être utile ou agréable aux blessés.

Le Petit Dauphinois dit qu'il est arrivé à Briançon un convoi venant de Belfort et contenant 270 blessés français et 11 Allemands. Ces derniers sont soignés à l'hôpital militaire où ils sont gardés à vue; les autres ont été dirigés sur l'usine de la Schappe, le Grand-Hôtel et le collège, transformés en hôpitaux. Nos braves troupes françaises sont légèrement atteintes; ils aiment à parler de leurs faits d'armes et envisagent gaiement l'avenir qui leur permettra « de flanquer une pile aux Allemands ».

NECROLOGIE

Le docteur Léon Knoll, médecin principal, vient de mourir, à Clermont-Ferrand, à l'âge de cinquante-six ans. Il a succombé presque subitement en soignant les blessés à l'hôpital de Clermont. Deux des fils du défunt sont à la frontière.

Nous apprenons la mort :

De Mme veuve Auguste Pariset, qui s'est éteinte à Nancy, dans sa soixante-treizième année. Elle était la mère de M. Georges Pariset, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, et la belle-sœur de notre confrère M. Pariset, administrateur du Temps.

Du comte Louis Morand, décédé 64, rue Joffroy, à l'âge de cinquante-huit ans.

De l'abbé Alexandre Albert, chanoine honoraire de Rouen, qui a succombé, en cette ville, dans sa soixante-huitième année.

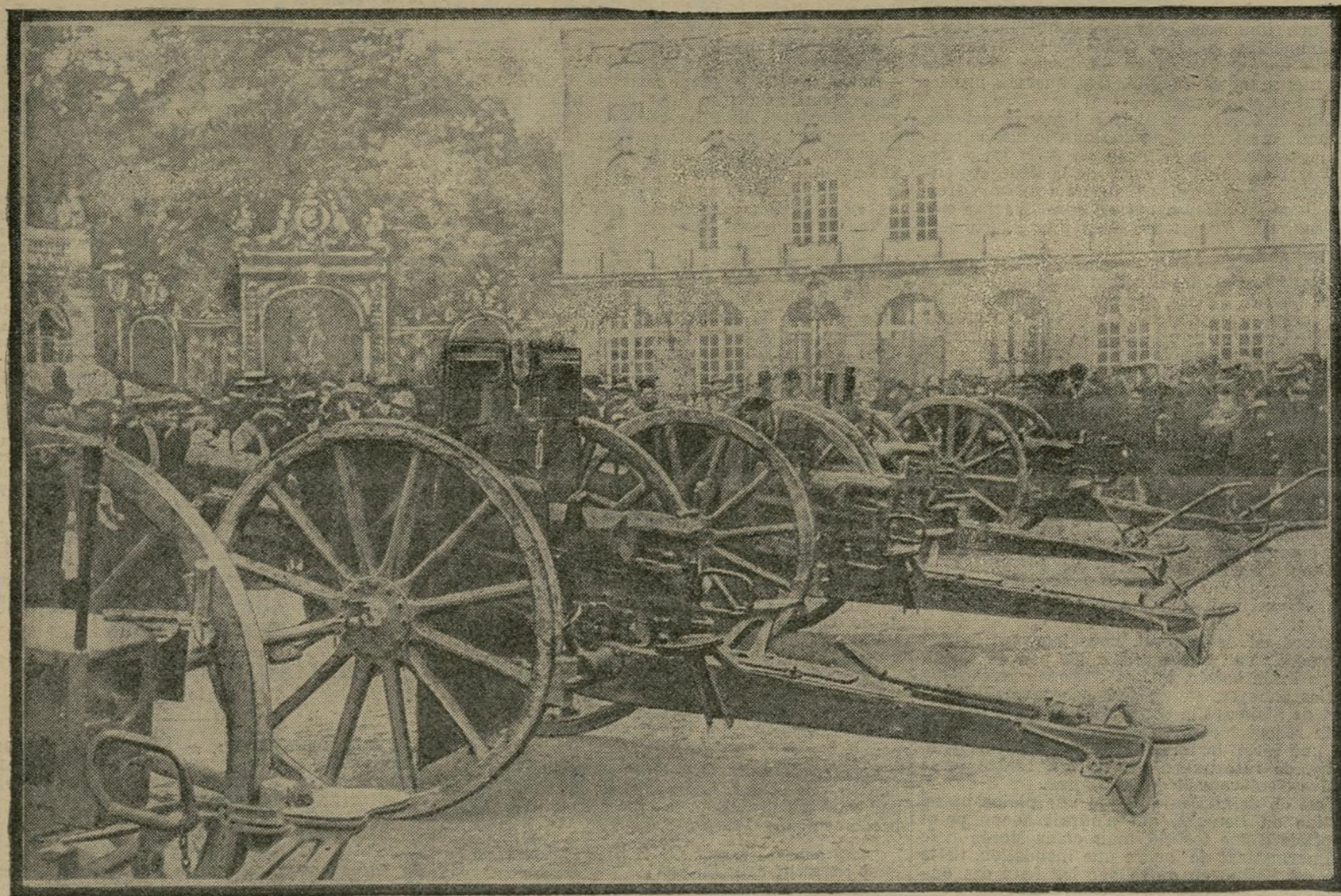
Coffres-forts Henri MONARD

RUE DE LYON, 82 à 90

Fabrication en pleine activité

COFFRETS-CASSETTES PAR MILLIERS
LIVRABLES DE SUITE (TELEPHONE)

DES CANONS PRIS A L'ENNEMI SONT EXPOSÉS A NANCY



Plusieurs canons pris aux Allemands pendant les combats du 28 août ont été transportés à Nancy. On les voit ici exposés sur la place Stanislas.

(Phot. Caron.)

EN ATTENDANT LE "TAUBE"



Paris a reçu pendant plusieurs jours la visite des aviateurs allemands pilotant des monoplans *Taube*. Les bombes qu'ils jetèrent sur la capitale ne causèrent que de légers dégâts. Depuis deux jours, les pilotes du kaiser se signalèrent par leur absence. La mitraille qui les accueillit lors de leurs dernières venues les éloigne sans doute de nous. Mais la tranquille population parisienne les attend sans grande crainte, comme on peut le voir ici, car, pour elle, la lutte contre l'ennemi aérien constitue un très vif divertissement.